

Exploration de notre foi unitarienne universaliste en français
« Être libéral(e) à une époque qui ne l'est pas »
Traduction d'extraits du livre du Révérend Jack Mendelsohn
1^{re} traduction préparée par le Rassemblement unitarien universaliste d'Ottawa
< Traduction de l'anglais par Janine Laurencin >
Avril 2011

Défi

Répondre à la curiosité et à l'intérêt manifestés au sujet du mouvement unitarien universaliste par les francophones a présenté tout un défi, alors que la plupart des documents décrivant notre contexte historique, nos pratiques et la foi libérale n'existent qu'en anglais.

Mesures prises

Pour répondre à ce défi, le Rassemblement unitarien universaliste d'Ottawa a pris l'initiative, en 2007, de préparer et de distribuer des traductions françaises de textes unitariens universalistes (UU) appropriés. Ces textes ont été choisis par une petite Équipe du projet de traduction comprenant des francophones intéressé(e)s, membres du Rassemblement, en consultation avec notre ministre de l'époque, la révérende Frances Deverell.

La première des trois traductions comprend des extraits du livre intitulé « Being Liberal in an Illiberal Age » (Être libéral(e) à une époque qui ne l'est pas) de Jack Mendelsohn, ministre UU retraité très estimé. Comme l'indiquait le révérend Scotty McLennan dans son avant-propos, ce livre plein d'exemples, d'éléments historiques et de vision constitue une introduction à la religion libérale. Il permet de mieux connaître une église qui a toujours respecté la raison et la méthode scientifique, une église qui affirme que la vérité est toujours incomplète et en émergence, plutôt que d'être révélée et complète, une église qui apprécie le rôle du doute et du questionnement, une église qui met la fraternité avec les autres qui sont différents ou différentes avant la conformité avec ceux et celles qui partagent les mêmes croyances.

Nous souhaitons que cette ressource puisse être mise à la disposition des francophones en recherche, sur le site Web du Conseil unitarien du Canada (CUC), ainsi que sur les sites Web des congrégations espérant atteindre une communauté francophone locale. Ce document peut être téléchargé en tant que fichier PDF et lu en format numérique ou imprimé.

1. La deuxième publication en français comporte quatre sermons dominicaux provenant de deux ministres UU canadiennes, sermons choisis afin d'illustrer quelques-unes des questions qui sont soulevées lors des rencontres du dimanche matin. La troisième publication fournit le matériel nécessaire aux animateurs et animatrices pour mettre sur pied et diriger des Groupes de croissance spirituelle explorant les principes, les valeurs et les approches de notre religion libérale.

Remerciements

Le Rassemblement unitarien universaliste d'Ottawa est très reconnaissant de l'aide et du soutien qu'il a reçus pour réaliser ce projet de traduction. Il veut plus particulièrement remercier chaleureusement :

1. Le West Trust Fund (Fonds de fiducie de l'Ouest), se trouvant à Halifax (Nouvelle-Écosse), qui par ses deux subventions a permis au Rassemblement de retenir les services d'une traductrice professionnelle d'expérience pour ce projet. Le West Trust Fund a pour objectif de promouvoir, au Canada, les sept principes que les congrégations membres du Conseil unitarien du Canada se sont engagées à reconnaître et à promouvoir.
2. Le révérend Jack Mendelsohn et l'éditeur Skinner House Books de Boston d'avoir autorisé la traduction et la circulation de chapitres choisis du livre « Being Liberal in an Illiberal Age »;
3. Tous les membres du Rassemblement qui ont travaillé à ce projet et, en particulier, les leaders laïques Lucie Marie Castonguay-Bower et Maurice Cabana-Proulx, qui en ont été l'inspiration et en ont assuré le suivi, notamment la relecture d'épreuves.
4. La révérende Frances Deverell, qui a obtenu l'autorisation de l'auteur et de l'éditeur pour la traduction de l'ouvrage.
5. Enfin, et particulièrement, nous désirons exprimer notre sincère gratitude et notre reconnaissance à Janine Laurencin qui, non seulement a effectué la traduction avec beaucoup de professionnalisme, mais a aussi largement dépassé les termes du contrat officiel en ce qui concerne la quantité de textes traduits.

La réalisation de ce projet de traduction n'aurait pas été possible sans tous ces engagements, efforts et appuis.

Finalement, le Rassemblement unitarien universaliste d'Ottawa espère sincèrement que cet effort d'exploration de notre foi libérale en français ne restera pas une initiative isolée, mais constituera plutôt le commencement d'une stratégie concertée à l'intérieur de notre dénomination, en vue d'atteindre nos nombreux et nombreuses ami(e)s francophones du Canada, et de répondre à leur intérêt.

Traduction
autorisée par l'auteur
de certains chapitres du livre

Being Liberal in an Illiberal Age
Why I am a Unitarian Universalist

Jack Mendelsohn

Skinner House Books, Boston

Deuxième édition
© 1964, 1966, 1985, 1995, 2006
(Dernière mise à jour : 1985)

< Traduction de l'anglais par Janine Laurencin >

Le Rassemblement unitarien universaliste d'Ottawa / Unitarian Universalist Fellowship of Ottawa (RUUO / UUFO) est profondément reconnaissant au West Trust Fund du Conseil unitarien du Canada (CUC) de son intérêt pour le projet de traduction en français du RUUO et le remercie sincèrement de son appui financier qui a permis de réaliser ce projet.

Le RUUO tient également à remercier chaleureusement l'auteur, Jack Mendelsohn, de son autorisation de traduire son ouvrage.

Table des matières

Une manière de cheminer et d'agir dans le monde	4
Passer du dimanche au lundi	24
Qu'ajouter après avoir dit « Je suis unitarien, unitarienne universaliste? »	30
Chrétien, chrétienne ou plus que chrétien, chrétienne?	41
Le courage d'être	54

Nota

Toutes les notes de bas de page ont été ajoutées par la traductrice, pour donner soit la référence d'un ouvrage, soit une très brève indication biographique sur les personnes mentionnées dans le texte et que les lectrices et lecteurs francophones en dehors des États-Unis pourraient ne pas connaître (information tirée principalement de sites internet).

Une manière de cheminer et d'agir dans le monde

La vie humaine est une lutte – contre la frustration, l'ignorance, la souffrance, le mal, l'inertie exaspérante des choses en général; mais c'est aussi une lutte pour quelque chose que notre expérience nous dit que nous pouvons atteindre dans une certaine mesure.

JULIAN HUXLEY

Plus nous essayons d'exprimer avec précision ce que nous avons dans le cœur, plus nous réalisons que nous parlons pour des multitudes d'étrangers partout dans le monde. Plus nous allons au fond de nous-mêmes, plus nous représentons ce qui est au fond des autres. Comme tous les êtres humains, je vis en sursis. Je ne peux jamais savoir quand mon temps se terminera, mais je sais qu'il se terminera. Je n'ai aucune manière de savoir quelles tragédies m'advieront au prochain pas, à la prochaine sonnerie du téléphone, au prochain lever du soleil. Ma conception de l'accomplissement spirituel est d'apprendre comment accepter ce destin, avec une affirmation retentissante de tout ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue.

C'est l'esprit libéral qui me pousse à être une personne créative, coopérative, en dépit du fait que la vie risque de m'écraser à n'importe quel instant et la mort m'anéantir. Je ne peux trouver réconfort dans des promesses surnaturelles, car je suis sceptique en ces matières. Je sais que l'existence humaine recèle des éléments irréductibles de tragédie et d'incomplétude. Je sais que je ne pourrai jamais vraiment comprendre la totalité des choses. Je suis un être limité. La question fondamentale de la vie, pour moi, est non pas pourquoi vivre, mais bien, comment vivre. Comment dois-je vivre pendant que je vis? Ceci est la question primordiale. Pour y répondre, ce que je crois a beaucoup d'importance. Comme nous lisons dans le livre apocryphe appelé *Ecclésiastique* :

N'accepte personne contre ton âme
et ne laisse pas ta révérence pour quelqu'un causer ta chute.
Suis le conseil de ton cœur :
nul ne te sera plus fidèle.

La pensée d'un homme l'avertit mieux
que sept astrologues juchés
sur leur observatoire.¹

Il faut des convictions très solides pour que les conseils de tendance libérale de son propre cœur tiennent bon. Heinrich Heine², le poète allemand, regardait la cathédrale d'Amiens avec un ami.

L'ami lui demanda : « Dis-moi, Heinrich, pourquoi les gens ne peuvent-ils plus construire d'édifices comme celui-ci? »

Heinrich répondit : « Mon cher ami, dans ces temps-là, les gens avaient des convictions. Nous, gens modernes, avons des opinions. Et il faut plus que des opinions pour construire une cathédrale gothique. »

Je pense à cet échange quand je réfléchis aux attaques massives dirigées contre l'ère moderne et son inspiration supposée, le libéralisme, attaques habituellement prononcées avec un air de mépris.

L'ambiguïté, la confusion et la folie pure de la modernité suffisent pour que des êtres décontenancés se précipitent en désordre vers la certitude et le directivisme. La portée sans limites de la science et de la raison s'effondre en incertitude et anxiété. « Où, mais où donc est notre centre? » est une rengaine de notre époque. L'esprit ouvert? Eh bien, il se révèle comme n'étant rien d'autre qu'une passoire. Même les scientifiques les plus respectés l'affirment. Prenons Niels Bohr³ : « Vous devriez considérer chaque phrase que je prononce, non comme une affirmation, mais comme une question. » Et Jacob Bronowski⁴ : « Il n'y a aucun savoir absolu... Toute information est imparfaite. » La seule certitude de la modernité est l'incertitude éternelle. Tout ce que l'on croyait solide se dissout dans l'air, ajoutant à la pollution.

Une génération avide de certitudes est comme un vide. Elle aspire des évangélistes faisant la promotion de panacées réactionnaires portant des étiquettes conservatrices. Ainsi sommes-nous bien lancés dans une période de politiques régressives et de religions régressives, dans laquelle l'esprit libéral est en tête de la liste des calamités perçues, suivi, sans ordre particulier, par l'avortement, le bien-être social, les bons d'alimentation, la discrimination positive, l'éducation sexuelle, les Nations Unies, l'aide au Tiers-Monde, le désarmement, l'expansionnisme soviétique, et ainsi de suite.

¹ La Bible (nouvelle traduction), Bayard Médiaspaul, 2001.

² [Poète](#) et [journaliste](#) allemand (1797 - 1856).

³ [Physicien danois](#) (1885 - 1962), surtout connu pour son apport à l'édification de la [mécanique quantique](#). [Prix Nobel de physique](#) en 1922.

⁴ [Mathématicien](#) britannico-américain d'origine polonaise (1908 - 1974), philosophe des sciences et poète.

Qu'est-ce exactement que ce libéralisme satanique? Pour moi, et à tout prendre pour l'histoire, c'est une manière de cheminer et d'agir dans le monde. Cela signifie célébrer et mettre en pratique l'importance des personnes : leur liberté inhérente de penser, de parler, de s'associer, d'entendre, de lire, de voir et d'apprendre; il ne s'agit pas d'une liberté parfaite, mais plutôt d'une liberté responsable, devenue manifeste dans les détails de nos vies. Cela signifie adopter chaleureusement la démocratie en politique et un gouvernement constitutionnel, compatissant. Parmi ses significations on trouve la justice sociale, l'éducation publique, l'égalité d'accès, la résolution pacifique des conflits, une grande tolérance pour la diversité, l'esprit scientifique du questionnement, une perspective rationnelle, une philosophie relativiste et une religion éthico-sociale.

Dans ma vie, l'esprit libéral est global. Il informe mon être dans toutes ses dimensions – spirituelle, politique, sociale, privée et publique. Je reconnais, avec respect, que ce n'est pas une condition universelle. Il y a de nombreux libéraux en matière de religion qui sont conservateurs en politique, tandis que bien des conservateurs en matière de religion sont libéraux politiquement.

Je ne revendique aucune sanction céleste pour ma manière libérale globale de cheminer dans la vie. Malgré cela, ceux qui se joignent à moi pour essayer de la mettre en pratique risquent la perplexité devant la ferveur avec laquelle elle est attaquée, non seulement par les partisans de la droite, mais aussi par ceux de la gauche.

Le dénigrement du libéralisme par la droite est normal et, apparemment, éternel. Mais aujourd'hui, l'esprit libéral est dédaigné avec exubérance par bien des gens de la gauche. Des Noir(e)s, des féministes, des adeptes des mouvements de libération du tiers-monde et beaucoup d'activistes pour la paix ont souvent un air de mépris quand ils prononcent le mot *libéral*. Cependant, comme je le soulignerai plus loin, *libération* et *libéral* proviennent de la même racine latine. Ils sont apparentés.

Un regard solennel vers Martin Luther King⁵, pourrait être instructif. Ce pasteur baignait dans le libéralisme. Les libéraux l'ont aimé quand il a parlé en faveur de la non-violence à Montgomery. Les libéraux l'ont aimé quand il a écrit sa lettre émouvante de la prison de Birmingham, où il était incarcéré pour s'être opposé, par des chants de liberté, aux chiens de la police et aux boyaux d'arrosage de Bill Connor, [le commissaire à la sécurité]⁶. Les libéraux l'ont aimé au Lincoln Memorial en 1963 quand il a lié son rêve et le rêve des Noir(e)s avec le rêve libéral.

⁵ [Pasteur baptiste afro-américain \(1929 - 1968\)](#), militant [non violent](#) pour les [droits civiques](#) des Noir(e)s aux États-Unis, pour la paix et contre la pauvreté; [prix Nobel de la paix](#) en [1964](#); meurt assassiné en 1968.

⁶ Note de la traductrice

Mais avec quelle rapidité les libéraux apeurés l'ont abandonné quand, à l'église Riverside en 1963, il a affirmé que la lutte pour la justice au pays et celle pour la fin de la guerre au Vietnam étaient une seule et même chose. Les dirigeants libéraux s'élançèrent alors vers les caméras de télévision et les journaux pour l'accuser de mettre le mouvement des droits civiques en péril en liant les deux questions. Nous ne pouvons qu'imaginer ses pensées lorsque nombre de ces mêmes gardiens de la flamme libérale en sont finalement venus à répéter ce qu'il avait dit trois ans auparavant.

Liber, racine des mots *libéral* et *libération*, était le dieu romain de la fertilité et du vin. Il était naturel, donc, que *libéral* en vienne à être appliqué à ce qui était généreux et ouvert, sans restriction et sans entraves, à ce qui n'était pas lié à l'orthodoxie et au formalisme par les mœurs établies. Il n'était pas non plus anormal, aux yeux de certaines gens respectables pour qui la suggestion d'un univers fertile était de mauvais goût, sinon carrément menaçante, que *libéral* évoque le licencieux et le chaotique. Cela, nous pouvons le comprendre. Il est toutefois plus difficile de comprendre les adeptes des mouvements de libération dont la dérision se concentre sur le libéralisme plutôt que sur le courant réactionnaire. Les conflits entre membres d'une même famille sont souvent très déplaisants.

Jusqu'à un certain point, les diatribes antilibérales sont une expression en vogue de la bassesse et de la frustration humaines. Nous avons tous et toutes en nous une trace de vilénie que nous ne pouvons manquer d'exprimer. De nos jours, c'est la saison de chasse des libéraux et libérales, qui y répondent souvent en s'attaquant avec irritation les uns, les unes les autres.

Les frustrations sont très réelles parmi les adeptes des mouvements de libération. Ces frustrations doivent s'épancher quelque part. Alors, pourquoi pas sur les libéraux et libérales, cette bande actuellement plutôt sans défense. De plus, la cyclicité du libéralisme est une histoire bien connue. Qu'il soit religieux ou politique, le libéralisme fleurit, puis est bloqué dans des programmes, des tendances, des partis et des tactiques éphémères, et il se flétrit, seulement pour fleurir de nouveau. Pendant les périodes de flétrissement, les réactionnaires reprennent confiance, ce qui est certainement vrai aujourd'hui, et les libéraux et libérales entrent dans une sorte d'introspection rageuse. Il n'y a rien non plus d'original historiquement au sujet des plus radicaux qui grognent contre les libéraux et libérales, les accusant de n'être que des réformateurs et réformatrices, alors que ce qui est de toute évidence nécessaire, c'est une révolution de fond en comble. Cela aussi, c'est toujours la même histoire.

L'ennui avec un trop grand nombre de libéraux et libérales, selon les activistes radicalisé(e)s des mouvements des Noir(e)s, des femmes, des jeunes, des gai(e)s et de la paix, c'est leur esprit

suffisant. C'est vrai, ils et elles ont un souci adéquat du changement social. Mais où est la passion? Où se trouve le sens de leur propre oppression? Enterré dans les normes de la classe moyenne. C'est là qu'il se trouve. Replié dans les avantages que les structures sociales terriblement injustes leur ont accordés. C'est vrai, elles et ils voudraient partager ces avantages avec les moins bien nanti(e)s, les laissé(e)s-pour-compte à qui l'accès a été refusé, mais à condition que cela leur coûte peu, ou même rien du tout, à eux et elles ou à leurs enfants.

Les maux de la société brûlent un trou dans l'âme, disent les adeptes des mouvements de libération. Nous avons une réaction viscérale, une sorte de bouleversement qui ne pourra jamais être adéquatement exprimé par le « souci adéquat ».

Comment combler cette lacune? Je parle en tant que libéral en quête de rédemption et de reconstruction – quelqu'un dont l'âme est pleine de trous brûlés par les maux de la société. Si le libéralisme doit se sortir du malaise qui le flétrit, s'il doit s'étendre, il faut que ce soit un libéralisme plus humble, radicalisé, étiré et confessé. Ce doit être un libéralisme ayant une horreur monumentale de l'hypocrisie et des clichés. Ce doit être un libéralisme qui connaît, non seulement un souci adéquat de l'oppression, mais aussi une expérience personnelle de cette oppression et un sens profond d'angoisse et de rage. En bref, ce doit être un libéralisme assez extatique et assez discipliné pour célébrer, exiger, organiser et institutionnaliser de profonds changements sociaux et individuels, et pour en souffrir et en exulter.

Je parle donc en faveur d'un libéralisme transformé. La recherche d'espoir dans cette tâche ne veut pas dire porter un habit « conservateur » et se désigner comme néolibéral(e). Quant aux soi-disant conservateurs et conservatrices de notre époque, de manière typique, ils et elles entretiennent leurs propres ressentiments et défendent leurs propres intérêts.

D'un autre côté, aucun mouvement radical n'est réellement efficace.

Il reste donc le libéralisme, si fatiguées et en désarroi, si découragées soient ses troupes. Mais c'est caractéristique du libéralisme, qui ressent, comme auparavant, l'angoisse de son succès. Il y a plusieurs années, des pionniers comme Jane Addams⁷ et John Dewey⁸ ont aidé à lancer un libéralisme qui insistait sur la liberté intellectuelle et la compassion sociale. Ils réussirent. Des

⁷ Réformatrice sociale nord-américaine, [sociologue](#), philosophe et écrivaine (1860 - 1935); fondatrice de l'Aide sociale publique aux États-Unis. [Prix Nobel de la paix](#) en 1931.

⁸ [Philosophe américain](#) spécialisé en [psychologie](#) appliquée et en pédagogie (1859 - 1952). Participa à de nombreuses activités humanistes.

millions de personnes ont appris à voir d'un œil neuf l'égalité économique et la participation civique. Le problème du libéralisme est qu'une fois qu'il a atteint autant de succès, dans tellement de sphères différentes – des droits des femmes aux droits des minorités, de l'éducation publique universelle à la protection de l'environnement, de la taxation progressive à l'assistance médicale – les libéraux et libérales ne savent pas quoi faire. Tout cela a été accompli, et pourtant l'antilibéralisme s'épanouit. Que devraient donc faire les libéraux et libérales, non seulement pour contrer les assauts réactionnaires, mais pour se préparer à de nouvelles avancées positives?

Voici quelques pistes possibles de rénovation de l'idée libérale, qui pourrait redevenir, sous de nouvelles formes, une puissante force sociale.

Premièrement, il y a le plaidoyer en faveur d'une nouvelle théorie de l'intelligence, d'un nouveau mode de perception, d'une nouvelle façon d'agir. Le libéralisme a toujours été juste dans son dévouement à la raison. Mais la raison a été interprétée de manière trop étroite pour les temps présents. Nous assumons que ce que nous nommons réalité couvre toute la réalité, que ce que nous nommons l'histoire humaine est la vraie histoire humaine, et que nos symboles occidentaux s'appliquent obligatoirement à l'humanité entière. Allons-nous essayer de persuader, ou même de forcer, tous les hommes et femmes de la terre à devenir comme nous? Est-ce que les visions du monde et les états d'esprit nord-américains représentent le meilleur de ce dont le monde est capable? Est-ce que la valeur humaine sera vraiment rehaussée si les Nord-Américains et Nord-Américaines refont la planète entière à leur image actuelle?

Ce dont les libéraux et libérales ont aussi besoin c'est d'une infusion de subjectivité intelligente, qui n'est pas une réaction contre la raison mais plutôt l'extension de la raison, une façon de voir la réalité qui arrache la raison de l'emprise des scientifiques, des logiciens et des technologues typiques. Ce qu'il faut, c'est une conscience élargie, capable de prendre plus sérieusement en compte, pour la réflexion et la révérence, les données qui proviennent des sentiments, des instincts, de la compréhension profonde – bref, de toute la sphère de l'imagination créative. Nous continuons d'essayer de vivre comme des scientifiques, quand en fait, la plupart des décisions importantes que nous faisons – choix d'un conjoint ou d'une conjointe, changement d'emploi, – ne sont pas scientifiques du tout. Et du fait que nous essayons de vivre comme des scientifiques, nombreux, nombreuses à travers le monde sont ceux et celles qui deviennent convaincu(e)s que nous sommes sous-développé(e)s spirituellement et dépourvu(e)s d'âme.

Les libéraux et libérales qui permettent à de nouvelles formes de conscience de s'exprimer peuvent se remettre en route et être menacé(e)s – de nouveaux succès. Ne serait-ce pas quelque chose?

Un rappel s'impose. Respecter l'ambiguïté et se méfier des absolus n'est pas mauvais en soi. Remettre en question l'opinion reçue et l'autorité des doctrines qui défient la raison est une manière rassurante de percevoir que l'irrationalisme est à la base de plusieurs « certitudes » séduisantes propagées par des trafiquants enjôleurs et prospères. L'esprit libéral prend les questions de l'époque au sérieux et n'essaie pas de répondre à des questions non posées ou inutiles. Il accepte notre finitude et notre faillibilité humaines et il rejette la certitude obstinée. Cet accent mis sur l'ouverture (l'humilité?), loin d'agir comme une passoire, peut être une écoute robuste d'autres possibilités, ainsi qu'un bouclier contre les panacées des salutistes et contre les fermetures prématurées.

Où est donc le sol ferme sur lequel les libérales et libéraux posent leurs pieds? Pourquoi pas un riche menu de valeurs, de buts, de priorités et de programmes? Il y a un type spécial de dérision réservé à ces « abstractions ». Mais sont-elles réellement impalpables? Pas du tout, si l'on s'arrête pour songer à comment la plupart d'entre nous essayons de vivre nos vies. Les valeurs, les buts, les priorités et les programmes sont l'étoffe même du bonheur et du malheur dans la vie. Béni soit l'esprit libéral qui nous appelle à traiter ces choses avec un sérieux intense et un humour salvateur.

Son efficacité est inégale, c'est sûr, mais l'esprit libéral aide ses adeptes à prendre le risque de faire l'expérience des embrouillaminis et des énigmes de la vie moderne, libéré(e)s des fièvres blanches où la réalité n'est jamais grise. La réalité brute est que nous vivons et mourons dans l'imperfection et les jugements relatifs. Accepter ce fait semble être une foi raisonnable selon laquelle vivre.

Malgré ces alléluias mérités, le libéralisme arrive fatigué au tournant du siècle. Il est tellement mal en point que plusieurs prononcent le diagnostic de mort cérébrale. Le cœur bat encore, disent les médecins, et les extrémités répondent encore de manière pavlovienne aux stimuli externes. Certains et certaines, dont l'idée reflète le désir, prétendent que le certificat de décès et l'autopsie du libéralisme sont prêts. Ils et elles en connaissent déjà la conclusion : mort par hyperconfusion. Hélas, un accident vasculaire massif induit par une incertitude bien trop étendue; une trop grande indulgence pour les paradoxes et les ambiguïtés.

D'autres font l'hypothèse que l'affliction principale des libéraux et libérales est l'élitisme : ils, elles s'emmurent dans de précieuses et discrètes enclaves, chacun, chacune étant absorbé(e) par telle cause spéciale, tel ensemble unique d'idées avec lequel jouer. Les prérequis d'admission peuvent être vus comme répondant à un esprit de chapelle. La plupart des gens se rebellent contre un régime constant d'intelligence critique. Ils sont affamés de nourriture transcendante et sont frustrés par trop de recherches et trop peu de découvertes. La frustration va à son tour accueillir aveuglément à peu près n'importe quel amarrage métaphysique, pour peu que ce soit quelque chose d'attentionné et de sensible, souvent des trouvailles commerciales et, dans trop de cas, un boniment cruel. Cependant, aucune moquerie ni réprimande ne découragera ceux et celles qui se sentent motivé(e)s à prendre le risque.

Ce sont les libéraux et libérales qui prennent un risque en niant l'extrême inconfort spirituel de l'ouverture sans engagement. Le doute est important à la foi, mais seulement s'il est un moyen de garder la foi active et stimulée. Le doute en tant que fin en soi est mortel. Il n'y a rien de libéral dans l'indifférence au besoin de direction spirituelle qu'éprouvent les gens. Ne pas le reconnaître dénote l'ignorance de la condition humaine.

Nous devons rappeler les affirmations du libéralisme au monde, si nous nous attendons à ce que ce dernier écoute les plaintes du libéralisme à propos des charlatans et des vauriens. Dans un monde instable, le besoin de points de repère est réel et justifié. L'ancrage et l'enracinement sont positifs, et non négatifs. Ils sont le nœud de tout ministère transformateur de la vie. Libéraux, libérales, prenez note. Si nous voyons le libéralisme comme étant, selon l'expression de D. H. Lawrence⁹, « un arbre déraciné, avec ses racines en l'air » (lettre au révérend Robert Reid), seule une affirmation soutenue supplantera cette image. Dire que nous n'avons pas la vérité complète ne signifie pas que nous n'avons aucune vérité. Comme saint Paul, nous voyons à travers un verre, sombrement, mais nous voyons. L'ouverture sans la plénitude et l'engagement sonne creux.

Je suis reconnaissant d'avoir reçu un jour une invitation à partager, avec un regroupement religieux libéral du Midwest des États-Unis, les articles de foi libérale qui soutiennent mon activisme social. Ce fut là une tâche excitante d'auto-examen et de distillation en éléments d'où j'ai, en fin de compte, tiré quatre convictions libérales / libératrices selon lesquelles je vis.

1. Je suis vie qui veut vivre, entourée de vie qui veut vivre.

⁹ Écrivain [britannique](#) (1885 - 1930).

2. Séparer l'essentiel du non-essentiel est ce que j'appelle être spirituel.
3. Le pouvoir, compris du point de vue éthique, est la capacité d'atteindre un but moral.
4. Rien n'est fixé; l'équilibre est la félicité.

Nietzsche écrit : « Nous ne nous connaissons pas, nous qui cherchons la connaissance, nous nous ignorons nous-mêmes. C'est que nécessairement nous demeurons étrangers à nous-mêmes, nous ne nous comprenons pas, il faut que nous nous confondions avec un autre que nous-mêmes. » (*Ainsi parlait Zarathoustra [sic]*¹⁰).

Je respecte la sagesse de ces paroles. Mais, comme pour beaucoup des écrits de Nietzsche, c'est exagéré. Je me connais imparfaitement, mais je ne suis pas complètement étranger à moi-même et à ce qui me pousse dans la vie. Je ne suis pas tenu de me confondre avec un autre dans ce que je crois croire.

En plus d'être une personne, un époux, un père et un grand-père, je suis un prédicateur, un conseiller, un enseignant et quelqu'un qui voudrait être prophète. Le gâchis absolu des conditions humaines qui réclament la délivrance – de la pauvreté, de l'oppression et de l'asservissement – me consterne. Je ressens la souffrance et la dégradation des êtres humains comme ma propre peine. Je ne fais pas que lire à ce sujet et penser « N'est-ce pas terrible? ». En tant que défenseur consciencieux de la vie et de la dignité humaines, j'ai mal et cette peine vient des racines mêmes de mon être.

Je fais également l'expérience de la vie comme d'une merveille pleine de grâce. Statistiquement, la possibilité que l'un ou l'une quelconque d'entre nous soit ici est tellement infinitésimale, que le simple fait que nous existions est déconcertant. Comme E. B. White¹¹ l'a indiqué dans le magazine *New Yorker* :

Si le monde était simplement séduisant, ce serait facile. S'il présentait simplement des défis, il n'y aurait pas de problème. Mais je me lève le matin, déchiré entre le désir d'améliorer (ou de sauver) le monde et celui de jouir du monde (ou de le savourer). C'est ce qui rend difficile la planification de la journée.

Quant à la signification cosmique de la vie humaine, je me satisfais d'une modestie profonde et durable. Je ne sais tout simplement pas. Par contre, je n'ai aucune incertitude quant à la

¹⁰ Ce passage est en fait extrait de *La généalogie de la morale* (traduction de Henri Albert, révisée par Jacques Le Rider, Robert Laffont, 1993).

¹¹ Écrivain américain (1899 - 1985).

signification limitée de la vie humaine, expérimentée dans l'éblouissement et dans la délivrance, dans les droits et dans la répression, dans la surprise et dans le combat, dans la vie et dans la mort. Ces significations sont réelles. Elles sont importantes. Je ne peux renoncer, et je ne renoncerai pas, à la recherche de l'accomplissement humain. Si, d'un point de vue cosmique, la vie humaine est un voyage vers nulle part, qu'il en soit ainsi. Je ne vivrai pas ma vie, précieux cadeau, selon cette rubrique.

Ainsi, c'est une joie spéciale de partager ce qui soutient, dirige, adoucit et valide mon cheminement doux-amer dans les limites d'une telle foi libérale.

La vie comme un cadeau

Je suis vie qui veut vivre, entourée de vie qui veut vivre. Ma vie est un cadeau, une grâce, si vous voulez. Je n'ai rien eu à faire avec sa planification, sa création ou sa conformation initiale. Avec ce cadeau qu'est ma vie vient un don tout spécial – la conscience humaine, c'est-à-dire un dynamisme, non seulement d'être, mais de s'accomplir. Au fur et à mesure que j'ai grandi et me suis développé, on m'a bien fait comprendre que ma volonté de vivre et de m'accomplir existait parmi d'autres volontés de vivre et de s'accomplir. J'ai appris que je pourrais regarder à partir de l'intérieur de moi-même et avoir un aperçu de la vie, un aperçu du monde. Comment pourrais-je alors exprimer le mieux ma gratitude pour ce cadeau qu'est la vie? En respectant non seulement ma propre volonté de vivre et de m'accomplir, mais aussi celle des autres. Comment le faire? Par sympathie, bien sûr. Par mon propre développement. Par la discipline. Par des rencontres. Par des efforts communs. Nous ne vivons pas seuls. Nous vivons ensemble. Nous dépendons les uns, les unes des autres. L'oublier, c'est se perdre spirituellement, comme des particules ardentes lancées en dehors du système solaire et qui s'éteignent vainement dans l'espace intersidéral.

Pour moi, le grand maître de cette affirmation spirituelle et éthique du cadeau qu'est la vie est Albert Schweitzer¹², qui exemplifie ce que je pense être le libéralisme à son meilleur, notamment, que le progrès ne vient pas facilement ni automatiquement. Bien au contraire. Sa vision des êtres humains (y compris de lui-même, bien entendu) était pessimiste. C'était sa volonté, son espoir et son action qui étaient optimistes. Il en est de même pour moi. Je ne ferme les yeux sur aucune des aberrations de la nature humaine. Je ne crois pas que la raison humaine soit une force suffisante pour

¹² Médecin français, [théologien protestant](#), [philosophe](#), [musicien organiste](#) (1875 – 1965); connu pour son éthique du respect de la vie et pour son [hôpital](#) de [Lambaréné](#), au [Gabon](#); [prix Nobel de la paix](#) en [1952](#).

le bien. Ma foi libérale est ancrée dans notre appartenance les uns, les unes avec les autres, et dans un esprit éthique adopté consciemment, et qui est généré par cette vérité.

Être spirituel

Séparer l'essentiel du non-essentiel, c'est ce que j'appelle être spirituel.

J'ai trouvé cette phrase, il y a bien des années, flottant dans une des peintures très fines de Corita Kent¹³. Depuis, je l'ai accrochée dans mon bureau où je peux la contempler chaque matin.

Il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais assez de temps ou d'occasions de tout apprendre, de tout faire ou de s'occuper de tout de manière équitable. Nous ne pouvons jamais être complètement satisfaits, satisfaites ou susceptibles de l'être, adapté(e)s ou susceptibles de l'être. Nous sommes constamment à court d'énergie, de compétence et de courage. Nous sommes susceptibles d'être blessé(e)s. Nous avons toujours la tentation d'exercer une influence que nous n'avons pas gagnée et que nous ne possédons pas.

Pour moi, être spirituel, c'est reconnaître tout cela et offrir encore notre gratitude pour le privilège d'être ce que nous sommes. En nous se trouve l'étoffe nécessaire permettant de façonner de nouvelles expériences d'affirmation. C'est ainsi que nous, êtres humains, nous nous construisons.

« Aimez le moment, dit Corita Kent, et l'énergie se répandra au-delà de toutes les frontières.

- Les fleurs poussent après des moments sombres.
- Chacun de vos moments est vital, parce qu'il influe sur l'ensemble.
- Vivez dans le moment sombre.
- La vie est une succession de moments; vivre chacun d'eux, c'est la réussite. »

Il n'est donc pas essentiel pour moi d'attribuer un sens précis au mot Dieu. Je sais que c'est seulement en vivant mes moments limités que je vais avancer à tâtons vers la vérité de ce que Dieu peut être et de ce que nous sommes.

C'est pourquoi je m'inquiète de mourir, mais pas de la mort. Avant de naître, je ne savais rien de la vie, et cela ne m'inquiétait certainement pas alors. La mort est peut-être un autre état d'être, ou peut-être un non-état de non-être. Je ne peux savoir. Pourquoi devrait-elle alors m'inquiéter plus que la vie avant que je naisse?

¹³ Aussi connue sous le nom de Sœur Mary Corita Kent, artiste et enseignante américaine (1918–1986); renommée pour ses sérigraphies.

Mais mourir est une expérience, une action dans laquelle je serai le principal participant. Il est essentiel à ma spiritualité de méditer sur ce fait et de m'y préparer du mieux que je peux, de penser aux divers scénarios possibles.

Comme Henry David Thoreau¹⁴, « *je veux apprendre ce que la vie enseigne et ne pas découvrir, à ma mort, que je n'avais pas vécu* ». Je veux m'immerger dans les courants d'intimité et d'histoire. Je veux vivre dans ce monde orienté vers la mort sans laisser la mort avoir du pouvoir sur moi. Je veux vivre dans la conscience la plus pleine possible, non seulement d'une réelle appartenance à ceux et celles qui me sont les plus proches et les plus cher(ère)s, mais aussi d'une appartenance au temps dans lequel je vis – aux causes, aux urgences, aux questions, aux désespoirs et aux espoirs.

Pouvoir et but moral

Le pouvoir, du point de vue éthique, est la capacité d'atteindre un but moral.

Une dimension cruciale du cadeau qu'est la vie et de sa volonté de vivre, entourée de vie qui veut vivre est l'usage du pouvoir. Une foi libérale (et de libération) doit, aussi bien dans sa forme personnelle que dans sa forme communautaire, en venir à un accommodement avec le pouvoir. L'action sociale est l'exercice du pouvoir. L'action sociale éthique est l'exercice du pouvoir en vue de mettre en œuvre les exigences de justice, d'équité et d'amour.

Le pouvoir comporte deux dimensions. L'une est *une* expression de la réalité ultime ou, comme beaucoup diraient, de la loi et de l'amour de Dieu. L'autre dimension est l'exercice de la liberté de l'être humain. Comprendre le pouvoir comme une réalité ultime, ou comme la loi et l'amour de Dieu, signifie que lorsqu'on l'exerce, on est obligé par les nécessités éthiques d'être pleinement humain, humaine : chercher la communauté humaine dans l'accomplissement de destinées spirituelles interdépendantes, de vie qui veut vivre, entourée de vie qui veut vivre. Le pouvoir compris comme la liberté de l'être humain est notre réponse aux possibilités de créer, qui sont à la fois personnelles et institutionnelles.

Le pouvoir, du point de vue éthique, est la capacité d'atteindre un but moral. C'est la capacité intrinsèque de notre être « de consoler les affligés, ... de panser les cœurs meurtris, d'annoncer aux captifs la libération... » (Isaïe 61:1-2).

¹⁴ [Essayiste](#), [enseignant](#), [philosophe](#), [naturaliste](#) amateur et [poète](#) américain (1817 - 1862).

L'idée du pouvoir et l'exercice du pouvoir ne doivent jamais être vus comme étrangers à l'esprit libéral. Le pouvoir est une dimension fondamentale de l'être et une dimension fondamentale de la vie libérale personnelle et institutionnelle. Il est à la fois souhaitable et nécessaire pour mettre en œuvre les exigences de l'amour et de la justice.

Martin Luther King nous a appris (dans son livre *Où allons-nous?*), que « l'un des plus grands problèmes de l'histoire est que les concepts d'amour et de pouvoir sont habituellement considérés comme complètement opposés. L'amour est identifié comme un abandon du pouvoir et le pouvoir comme un refus de l'amour... Il est nécessaire de réaliser que le pouvoir sans amour est imprudent et abusif, tandis que l'amour sans pouvoir est sentimental et anémique. Le pouvoir à son meilleur est l'amour mettant en œuvre les exigences de la justice. La justice à son meilleur est l'amour qui corrige tout ce qui s'oppose à l'amour. »

Ces paroles, pour moi, sont un véritable manifeste pour un libéralisme ayant du pouvoir. Et je dis, qu'il en soit ainsi.

En équipe

Rien n'est fixé; l'équilibre, c'est la félicité.

Si je devais donner une définition brève du libéralisme normatif, ce serait celle-là. Prenons, par exemple, ces deux domaines familiers d'expérience : innovation et tradition d'une part et nourriture spirituelle et action publique d'autre part.

Innovation et tradition

Le livre des Actes (17:21) décrit les gens qui se tenaient proches de l'Aéropage à Athènes, comme étant des gens qui « n'avaient d'autre passe-temps que de dire ou écouter les dernières nouveautés ». C'est une impression que nous, libéraux et libérales, donnons souvent. Très tendance. Zélateurs de ce qui est le plus nouveau. Innovateurs. Des gens qui apprécient de dire et d'entendre les plus récentes nouvelles (comme nous devrions l'être). Mais nous avons aussi une histoire magnifique qui nous a été léguée par les travaux et les souffrances de nos prédécesseurs, connus et inconnus : penseurs, confesseurs, apôtres, prophètes et martyrs. Nous avons des racines, nous, libéraux et libérales, qui devrions être à jamais respectueux, respectueuses et fier(ère)s de notre tradition et de notre héritage.

Bien des problèmes de notre vie commune dans l'esprit libéral viennent de la perte de notre sens de l'innovation ou de la tradition. Nous tombons dans les difficultés quand nous idolâtrons seulement l'une ou l'autre. Il est essentiel à notre génie d'aimer faire du vin nouveau, tout comme il est également essentiel à notre génie de savourer le vin plus âgé, plein de corps, de notre héritage.

Rien n'est fixé; l'équilibre, c'est la félicité.

Nourriture spirituelle et action publique

L'intérieur et l'extérieur; la croissance personnelle et le témoignage social. Encore une fois, rien n'est fixé; l'équilibre, c'est la félicité. Nous avons oscillé entre ces opposés depuis toujours dans notre histoire. Emerson¹⁵ l'a exprimé ainsi : « Ces montures merveilleuses doivent être conduites par des mains délicates. » (*Société et solitude*).

L'esprit libéral, c'est pour guérir nos âmes toujours meurtries : dans la solitude, dans des intimités touchantes, dans des disciplines profondes de recherche. Mais nous sommes dans le monde et devons agir dans le monde. – en tant qu'individus libres et en tant que personnes appartenant à une communauté. Rien n'est finalement fixé par cela non plus. Nous agissons souvent dans le vide. Pour agir dans le monde, la préparation spirituelle, privée et communautaire, est cruciale. Tout ce qui concerne notre humanité commune et la manière dont elle se nourrit est important. Tout ce qui s'étend de soi à la société et de la société à soi est important. Ces montures merveilleuses doivent être conduites par des mains délicates. L'équilibre, c'est la félicité.

De nos jours, il est facile de désespérer des faiblesses du libéralisme; il est donc important d'avoir conscience de nos forces actuelles et potentielles. L'une d'elles est notre longue habitude de vivre aux frontières – entre l'esprit et le corps, entre l'interne et l'externe, entre la liberté et la nécessité, entre l'individuel et le communautaire.

Nous n'avons jamais eu de meilleure opportunité de vivre, non pas comme des partisans unilatéraux cerveau droit / cerveau gauche, mysticisme / empirisme, intuition / rationalité, piété / société, nourriture / nature, mais bien comme d'agiles frontaliers et frontalières, à l'aise de chaque côté de la frontière, comme des pèlerins des réconciliations qui doivent se faire si la race humaine veut survivre.

¹⁵ Ralph Waldo Emerson, [essayiste](#), [philosophe](#), [poète américain](#) (1803 - 1882); chef de file du mouvement [transcendantaliste](#) du début du XIX^e siècle.

Comme je connais bien les associations volontaires de tendance libérale, je sais combien de telles communautés de valeur sont précieuses – en tant qu’arrangements relativement stables, et préventifs contre la pathologie personnelle et sociale, et en tant que centres générateurs de changements libérateurs.

Nous sommes, nous libéraux et libérales, membres d’un mouvement historique de statut et d’autorité morale bien établis, capables de contrebalancer la mort de la bonté morale. Nous qui parlons le langage de l’esprit libéral et vivons dans son giron, nous pouvons être des personnages clés dans le combat visant à la fois à sauver et à savourer le monde. Si ces paroles semblent exagérées, rappelons-nous que la mise en garde faite par Dédale à son fils Icare ne concernait pas seulement le danger de voler trop haut. Elle s’appliquait aussi au danger de voler trop bas.

Sécurité

Je ne suis pas libéral parce que cela me donne la sécurité. Personne ne doit essayer l’esprit libéral en cherchant ce résultat. La partie en moi qui est attirée par le libéralisme est ce que Carl Sandburg a décrit comme étant la partie « vagabonde » de notre nature dans son poème *Man the Moon Shooter* (l’homme, ce vagabond).

Les formes du changement
aïe, aïe, aïe, prennent leur temps
demandant ce que l’aube demande
donnant les réponses que le soir donne
jusqu’à ce que demain arrive
disant au ... « vagabond »
« Maintenant, je suis ici – maintenant, lis-moi –
donne-moi un nom ».

Nous autres, humains, sommes, aux yeux de Sandburg, des vagabonds : des créatures agitées, errantes, curieuses, essayant toujours d’atteindre des futurs inconnus. Il n’y a pas de point d’arrêt réel, pas de statu quo. Il y a toujours les prochaines formes du changement à venir.

C'était en fin d'après-midi, le jour de Noël 1983. Notre famille de douze membres, quatre générations, était au milieu d'un repas de fête fort bruyant et fort calorique, quand le téléphone s'est mis à sonner. C'était Jesse Jackson¹⁶. « Joyeux Noël, Jack, dit-il, à toi, à Joan, et à toute la famille.

- Merci, Joyeux Noël, Jesse, à toi aussi, à Jacqueline et à tous vos enfants.
- Jack, je veux que tu m'accompagnes en Syrie, pour chercher le lieutenant Robert Goodman et le ramener au pays.
- Quand prévois-tu partir, Jesse?
- Sans doute mercredi, dans trois jours. Les Syriens disent que nous pouvons voir Goodman et qu'Assad nous parlera. Ils disent qu'ils ne le laisseront pas aller, mais je crois que nous pouvons le libérer. Je veux que tu viennes avec moi.
- Jesse, laisse-moi en parler avec ma famille et je te rappellerai. »

La famille en a discuté. Elle avait l'habitude de la nature vagabonde de ma relation avec Jesse Jackson. Je suis donc parti avec sa bénédiction pour Damas, le 29 décembre 1983, comme membre de la mission Jackson. Le reste est passé à l'histoire. Nous avons ramené le lieutenant Goodman au pays. Véritablement, il y a toujours les prochaines formes du changement à venir.

Mais qu'en est-il du repos pour l'âme lasse? Le vagabondage est excitant. Mais nous sommes aussi des créatures qui ont besoin de tranquillité. Quelle place y a-t-il pour la quiétude et la paix intérieures? Nous avons besoin du frisson du changement, du mouvement, mais nous avons aussi besoin de choses stables, fiables, de choses qui se tiennent fermement, tandis que nous pensons à notre chemin parmi les énigmes, les puzzles et les horreurs d'un monde en changement rapide.

Sandburg soulève un problème ancien. Nous sommes en réalité des vagabonds, mais nous aspirons aussi à avoir un sol ferme sous nos pieds. Où trouverons-nous cette stabilité? Dans quelles pensées, dans quelles croyances, dans quelle foi? Au milieu du changement, sur quoi pouvons-nous compter?

Robert Frost s'est approché de ces questions dans son poème narratif *The Star-Splitter* (le chasseur d'étoiles) qui raconte l'histoire de Brad McLaughlin, décrit par l'auteur comme un fermier confus du New Hampshire.

Il a brûlé sa maison pour toucher l'assurance
et avec cet argent, il a acheté un télescope
pour satisfaire une curiosité de toujours

¹⁶ Révérend noir [américain](#), militant politique pour les [droits civiques](#) (né en [1941](#)).

à propos de notre place parmi l'infini.

Tout d'abord, nous dit Frost, il y eu des rires mesquins, mais bientôt, les gens du village ont commencé à réfléchir :

Si nous éliminons une à une les personnes
pour le moindre péché, cela ne nous prendrait pas longtemps
pour n'avoir plus personne avec qui vivre,
car vivre en société, c'est pardonner.

Donc, Brad McLaughlin a acheté un télescope et pris un poste de guichetier pour l'ancienne compagnie de chemin de fer Concord, travail qui lui laissait le temps d'observer les étoiles. Lui et son ami, le narrateur, passèrent d'innombrables heures le soir à regarder « à travers le tube en laiton, velours noir à l'intérieur, une étoile trembloter à l'autre bout ».

Nous avons regardé et regardé, mais après tout, où sommes-nous?
Savons-nous mieux où nous nous trouvons,
Et ce qui se trouve entre la nuit ce soir
Et quelqu'un avec un verre de lanterne tout enfumé?
Quelle différence avec ce qui a toujours été?

Frost a réfléchi sur les questions de sécurité et soulevé de nouvelles interrogations sur la sérénité. Est-ce anormal de vouloir la sérénité? Pouvons-nous être des vagabonds et être encore sereins? Pouvons-nous trouver la sérénité dans les étoiles ou dans quoi que ce soit en dehors de nous-mêmes? Si nous ne pouvons pas trouver la sérénité dans les étoiles, pouvons-nous la trouver dans ce que les étoiles nous aident à apprendre sur nous-mêmes?

Retournons donc sur ce sol ferme sous nos pieds. Dans un sens spirituel, où sommes-nous susceptibles de le trouver? Par des bonds d'irrationalité? Dans une obéissance aveugle? Est-ce que l'univers nous rend la vie plus facile si nous adoptons la bonne croyance, suivons le bon chef ou faisons le bon serment d'allégeance? Nous devons être moralement myopes pour penser qu'il s'agit de cette sorte d'univers! Alors, où se trouve donc la sécurité? Où se trouve le sol ferme? Si nous voulons une réponse, une réponse forte, une réponse qui ne se cache pas des faits, ni joue de sentimentalisme avec la réalité, nous ne pouvons guère trouver mieux que les pensées fortes de ce

tendre Emerson : « Rien n'est sûr, sauf la vie, la transition, l'esprit qui stimule. Il n'est pas d'amour qui puisse être limité par un serment ou un engagement visant à le garantir auprès d'un amour plus élevé. Pas de vérité si sublime qu'elle ne puisse être insignifiante demain, à la lumière de nouvelles pensées. Les gens souhaitent être bien établis; toutefois, c'est seulement dans la mesure où ils sont ébranlés qu'il peut y avoir de l'espoir ». Puis Emerson nous fait sursauter avec la conjecture que nous ne nous élevons jamais aussi haut que lorsque nous ne savons pas vers quoi nous allons.

Bien évidemment, Emerson nous offre bien peu en matière de réassurance apaisante. Si nous ne nous élevons jamais aussi haut que lorsque nous ne savons pas vers quoi nous allons, la plupart d'entre nous n'auraient pas de difficulté à s'envoler jusque dans la stratosphère. Peut-être est-ce moins simple qu'il n'y paraît. Il est possible que ce soit justement dans une époque telle que la nôtre, quand il est impossible de savoir exactement où nous allons, que nous sommes littéralement forcés par nos problèmes et nos défis de nous élever à des niveaux supérieurs, pour leur faire face et leur trouver une solution. Après tout, est-ce si important de savoir avec précision où nous allons, pour autant que nous connaissions la direction générale dans laquelle nous souhaitons voyager, et les compagnes et les compagnons forts et chaleureux dont nous avons besoin pour ce cheminement? Que pouvons-nous demander de plus qu'une solide confiance dans la conviction que, d'une manière ou d'une autre, du fait de la nature de ce qui est exigé de nous, nous répondrons et nous nous élèverons plus haut que ce que nous pensions pouvoir faire? Si seule une humanité plus sage et plus noble est égale à nos problèmes actuels, alors, nous serons une humanité plus sage et plus noble.

Même par un effort d'imagination, ce n'est pas ce que nous pouvons appeler la sécurité. Au moins, pas la sorte de sécurité qui fait que nous nous sentons contents et à l'abri des difficultés de la vie. « Rien n'est sûr, disait Emerson, sauf la vie, la transition, l'esprit qui stimule. » Dans cette perspective, nous obtenons une conception plus vaste et revitalisée de la foi libérale. Si nous trouvons un sol ferme sous nos pieds, nous devons avoir assez de courage pour abandonner l'illusion d'une vie protégée, et accepter notre rôle de serviteurs de la vie, d'agents de transition et d'incarnations de l'esprit qui stimule, soumis, soumises à toutes les tensions et à tous les chocs de la vie, mais restant confiants, confiantes et optimistes malgré tout. C'est l'esprit libéral dans toute sa grandeur, et non pas une recherche étroite de protection ni un espoir rétréci de bienveillance fragmentaire, mais au contraire la merveilleuse aventure de la vie elle-même, aussi solennelle qu'un monde en train de mourir et aussi souple qu'un monde attendant de naître, aussi chargée d'espoir que les âmes qui voient clairement ce que l'on attend d'elles et s'élèvent, puissantes, pour façonner un meilleur avenir.

Cette sorte d'esprit libéral est un sol ferme, et une fois que nous l'avons découvert, et que nous nous le sommes approprié, rien ne peut nous l'enlever.

Et qu'en est-il de la sérénité? Nous ne la trouverons pas dans les sermons apaisants qui garnissent les rayons de croissance personnelle des librairies. Bien des récitals et des séminaires confortables et coûteux consacrés à la sérénité et au succès sont axés sur les personnes qui cherchent une méthode facile et qui ont les moyens de s'offrir ces séances. Il n'existe pas de méthode facile. Le chemin vers la sérénité est le plus difficile que nous aurons jamais à suivre. La sérénité vient, non pas en essayant d'échapper aux réalités de la vie, mais bien en étant en plein milieu. Les meilleurs êtres humains ont toujours été ceux qui ont atteint la sérénité en prenant sur eux la peine, la peur, la souffrance, les passions cruelles et les sentiments obscurs de culpabilité de l'inhumanité des êtres humains envers d'autres êtres humains. Que nous parlions de la catholique Mère Teresa¹⁷, du juif Martin Buber¹⁸ ou de l'unitarien Joseph Tuckerman¹⁹, nous savons que c'est le vrai de l'affaire. Personne n'arrive à la sérénité à peu de frais. Pour l'atteindre, nous devons satisfaire à ses exigences; nous devons accomplir les actions et faire les choix qui apportent la sérénité dans leur sillage. Pour chacun, chacune de nous, cela signifie de faire, et pas simplement seul(e), mais dans la compagnie disciplinée d'autres, les choix difficiles, les choix exigeants.

Cela signifie patauger dans le cours de l'histoire et accepter sa propre place à l'intérieur. Cela signifie rompre le pain à une table commune de souvenirs et d'aspirations, se réjouir dans l'identification à des causes, des urgences, des mouvements, des partis. Comme William Ernest Hocking²⁰ l'a dit dans son ouvrage *The Coming World Civilization* (la civilisation mondiale qui s'en vient), « Ne pas accepter la responsabilité, refuser de prendre position sur les questions essentielles, rejeter timidement ... les liens d'une véritable appartenance, voilà des dénis de la vie – ce sont, en fait, des actes de mort ».

La plus grande des bénédictions, et la plus encourageante, est la volonté de se préoccuper suffisamment de l'époque où nous vivons pour savoir où nous voulons mettre nos efforts et à quelles fins morales. C'est ce que Hocking appelle la « vie avec forme et caractère ». Personne ne peut, en toute conscience, choisir le plus bas de préférence au plus élevé, et connaître la paix intérieure. La sérénité, c'est l'implication avec ce qui n'est pas serein.

¹⁷ Religieuse [catholique](#) albanaise, de nationalité indienne (1910 - 1997); consacra sa vie aux pauvres, aux malades, aux laissés pour compte; prix Nobel de la Paix en 1979.

¹⁸ [Philosophe](#), conteur et [pédagogue israélien](#) et [autrichien](#) (1878 - 1965).

¹⁹ Ministre unitarien américain (1778 - 1840), appelé le « père du travail social » aux États-Unis.

²⁰ Philosophe américain idéaliste (1873 - 1966).

Nous avons commencé avec deux poètes : l'un qui nous parle de nous comme étant des vagabonds, et l'autre qui débite une histoire portant sur un fermier qui a cherché consolation dans un télescope mal acquis. Nous avons trouvé qu'ils soulevaient de graves questions au sujet de la sécurité et de la sérénité. Dans chacun des cas, la réponse a été de regarder en soi et autour de soi. La tâche de trouver un sol ferme et celle de faire la paix avec soi-même et avec son époque sont des tâches qui se déroulent au milieu de changements, de défis et de conflits. Si nous nous écroulons sous le poids de nos fardeaux, nous nous écroulons, isolés, de l'intérieur. Si nous maîtrisons la vie, cette maîtrise vient aussi de l'intérieur, mais elle est reliée. Tout ce qui est vie est changement, et nous ne pouvons guère y échapper. Nous cherchons la force et la paix, et où les trouvons-nous, sinon en étant utiles, en étant entiers, entières, en étant des membres chaleureux de la famille humaine, en ajoutant notre poids à ce que la nature profonde de la vie exige.

Voilà ce dont il s'agit, dont il s'est toujours agi, quand on parle de l'esprit libéral.

Passer du dimanche au lundi

Une personne n'a guère de religion si elle ne l'a pas lentement et patiemment assemblée, construite, en y faisant des ajouts, en la façonnant; et sa propre religion n'est jamais complète ni finale, semble-t-il, mais doit constamment être modifiée.

D.H. LAWRENCE

Il existe des notions très différentes de ce qu'est exactement une religion. Prenons en exemple, l'engagement de l'église unitarienne universaliste All Souls à Indianapolis. J'y ai servi comme ministre du culte de 1954 à 1959. Durant ces années, nous avons planifié, financé et construit une église toute neuve et ses dépendances. Je me souviens de longues conversations avec les architectes, en particulier sur la manière d'exprimer spatialement l'engagement de la congrégation : « L'amour, c'est l'esprit de cette église, et le service, sa loi; rester ensemble en paix, chercher la vérité dans l'amour et s'entraider : voilà notre engagement. » Les architectes ont exploré avec tact auprès de nous pourquoi aucune doctrine théologique ne figurait dans cet énoncé. Il ne fait que formuler un but humain qui nous unit, avons-nous expliqué, et nous permet la plus grande latitude possible de croyances théologiques individuelles. L'un des architectes a demandé si un baptiste, un presbytérien ou un catholique pourrait se joindre à notre église. Bien sûr, avons-nous répondu, bien qu'en pratique, ces personnes pourraient ne pas le vouloir, parce que notre énoncé laisse de côté des sujets qu'elles pourraient tenir fortement à y voir inclus. Mais, pour nous, il n'y a pas d'obstacle pour quiconque souhaite se joindre à nous pour promouvoir les buts établis dans notre engagement. Cela s'applique aussi bien aux juifs, aux bouddhistes, aux musulmans, aux athées et aux agnostiques qu'aux chrétiens.

Il y a bien des années que William Channing Gannett²¹ a formulé les principes fondamentaux de fonctionnement de notre mouvement religieux libéral en un court énoncé qui est aussi approprié aujourd'hui que s'il venait tout juste d'être écrit. En matière de religion, dit-il, la *liberté* est notre méthode; la *raison* est notre guide; la *fraternité* est notre esprit; le *caractère* est notre test et le *service*

²¹ Ministre unitarien et réformateur social (1840 -1923).

Être libéral(e) à une époque qui ne l'est pas
Passer du dimanche au lundi

est notre cible. Encore une fois, il n'y a ici aucune doctrine théologique; ce qui nous concerne, c'est un esprit, une méthode, un but.

On nous demande constamment : mais qu'est-ce qui fait de vous une *église*? Pour ceux qui posent la question, une *église* signifie évidemment l'accord nécessaire avec certaines croyances doctrinales concrètes. Eh bien, il n'en est pas ainsi pour les unitariens et unitariennes universalistes. Qu'il s'agisse de Dieu, de Jésus ou de l'immortalité, les convictions et les questionnements varient amplement parmi nous, mais se fondent sur une affirmation sous-jacente qui nous unit, soit le droit de chaque personne de prendre ses propres décisions en matière de théologie. L'idée courante qu'on a d'une église, c'est qu'elle est conforme à un modèle classique, qui comprend un credo, la soumission à l'autorité (de l'écriture sainte, de l'institution, de la hiérarchie, etc.) et la participation à des rites et à des sacrements prescrits. Pour les non-initié(e)s, la caractéristique la plus étonnante de la religion unitarienne universaliste est qu'elle ne prend pas en considération de telles conventions ecclésiastiques. Quand ils ou elles entendent pour la première fois parler de ce processus ouvert, certains, certaines sont confus ou confuses. D'autres, au contraire, s'illuminent brusquement : « Je suis unitarien, unitarienne universaliste depuis des années, sans le savoir », entendons-nous souvent. De nombreuses personnes ne savent pas quoi faire du sentiment religieux quand il s'exprime en dehors des limites que les conventions ont soigneusement étiquetées « religion ». Pour les gens qui ne sont pas paralysés dans leur pèlerinage spirituel, voici un exemple de questions à se poser, pour commencer, pour voir si ces questions ne trouvent pas une résonance à l'intérieur d'eux-mêmes :

Je ne suis simplement pas capable d'accepter des croyances religieuses les yeux fermés, en me fondant sur la confiance seulement. Existe-t-il une église pour moi?

Je crois en bien des choses : en un profond sentiment religieux en moi-même, à la dignité essentielle de l'humain, à l'efficacité de l'effort humain, à la recherche de vérités plus larges, en une aspiration pour une communauté attentionnée, au besoin irrésistible de disciplines éthiques, à la nécessité de la sororité et de la fraternité pratiquées entre les humains, mais je ne peux lier mes croyances à un test de foi, ni les mettre au-delà de la critique rationnelle. Quelle église pourrait m'accueillir?

En fin de compte, les églises semblent toujours insister que l'essence de leur vérité est révélée et complète. Existe-t-il une église qui accepterait l'idée que même l'essence de la vérité est une chose en évolution, et non pas une chose finie?

Être libéral(e) à une époque qui ne l'est pas
Passer du dimanche au lundi

Pourquoi les enfants ne devraient-ils pas être encouragés à découvrir la religion au fur et à mesure de leur vie, plutôt que de se voir endoctrinés, même si c'est fait avec les meilleures intentions? Quelle église pratique cela?

Une église peut-elle assurer de manière efficace la cohésion de la communauté, tout en invitant aussi ses membres à être des personnes libres et responsables?

Chaque foi religieuse du monde comprend beauté et inspiration. Y a-t-il une église qui accueille et respecte la sagacité de chaque courant religieux important?

Est-ce que des personnes venant de divers horizons religieux – chrétien, juif, bouddhiste, musulman – peuvent trouver une église où elles sont toutes bienvenues sans conversion ni renonciation?

Je veux être libre de me demander – et même de douter – si Dieu existe, quelle est sa nature, quelle est l'efficacité de la prière, la valeur de la Bible, la possibilité de l'immortalité, et avoir encore l'esprit religieux. Où se trouve l'église qui n'étiquette pas le doute honnête comme une « hérésie » et où les « hérétiques » sont les bienvenu(e)s?

Si vous vous reconnaissez tant soit peu dans ces questions, si elles reflètent certaines de vos propres pensées, expériences et quêtes, il y a probablement une place intéressante pour vous dans la mouvance unitarienne universaliste.

Pour nous, la tâche vitale en matière de religion, c'est de passer du dimanche au lundi : c'est de transmettre notre préoccupation grave de la spiritualité et d'une vie religieuse, de l'atmosphère protégée d'un service religieux aux réalités terre à terre de la vie quotidienne. Les religions mettent généralement l'accent sur le salut, et la plupart d'entre elles parlent du salut en termes de credo, de cérémonies, de sacrements et de catéchisme. Nous parlons aussi chaleureusement du salut, mais en termes de caractère. Nous choisissons de penser au salut comme dépendant de nos actions plutôt que de nos croyances. Nous y pensons aussi comme étant relatif au présent et non pas seulement à l'au-delà.

« Que dois-je faire pour être sauvé? » Telle était la question que le geôlier a posée à l'apôtre Paul. Sa réponse, telle qu'elle est mentionnée dans le livre des Actes, était cruciale. On peut dire qu'elle a marqué un point de non-retour pour le christianisme orthodoxe. Rappelez-vous de cet incident biblique. Dans la ville de Philippes, dans la colonie romaine de Macédoine, Paul et son associé, Silas, furent amenés devant le magistrat local pour avoir prêché des doctrines religieuses que l'empire désapprouvait. Après avoir été malmenés par la foule, ils ont été jetés sans aucun égard dans

Être libéral(e) à une époque qui ne l'est pas
Passer du dimanche au lundi

une cellule de la prison, où ils ont tout de suite commencé à prier et à chanter des hymnes. Au milieu de ce service informel, un violent tremblement de terre a fracassé la porte et les chaînes des prisonniers. Le geôlier, un gros dormeur, qui avait sommeillé, tant pendant les chants que pendant le tremblement de terre, et qui avait donc la conscience plutôt tranquille, s'est réveillé pour trouver les portes de la prison ouvertes. Paniqué à l'idée d'avoir laissé ses prisonniers s'échapper, il tira son épée pour se tuer. Dans l'instant, Paul cria : « Ne te fais aucun mal, car nous sommes tous ici. » Submergé de gratitude, le geôlier s'est précipité vers Paul et Silas, en les priant : « Que me faut-il faire pour être sauvé? » Et Paul répondit : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, toi et les tiens. »

Je veux être juste envers Paul, dont l'hymne à l'amour et « Quand j'étais enfant... », tous deux dans I Corinthiens, sont parmi les plus sublimes des écrits religieux. Ce que nous avons là, c'est une histoire *portant sur* Paul, et non pas *par* Paul. Mais, quoi qu'il en soit, à chaque fois que je lis cette histoire, je pense à toutes les réponses que Paul aurait pu donner. Il aurait même pu poser quelques questions de son cru : « Que voulez-vous dire par *sauvé*? Voulez-vous dire comment vous pouvez mener votre vie en étant plus juste, plus bienveillant, plus loyal, ou voulez-vous dire comment vous pouvez aller au paradis? »

Selon l'histoire, Paul a simplement supposé, comme bien des membres du clergé ont supposé depuis, que le geôlier se préoccupait seulement de son âme en danger et du moyen de parvenir à la sécurité du paradis. Il supposait de plus que le geôlier n'avait pas de désir plus cher que d'échapper à ce monde affreux. Apparemment, la possibilité que la vie soit un cadeau infiniment précieux, que ce soit un grand privilège d'être vivant et d'avoir l'occasion de faire mieux que ce que l'on avait fait jusqu'à présent n'est jamais venu en compte. Rien de tout cela. Paul, nous dit-on, a simplement lâché une formule. Et pas seulement une formule, mais, de son point de vue, *la* formule : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, toi et les tiens. ».

Voilà toute tracée la voie de l'autoritarisme sur laquelle le christianisme orthodoxe s'est engagée depuis le temps du livre des Actes jusqu'à nos jours. Est-il venu à l'esprit de Paul que le geôlier pourrait avoir quelques idées et aperçus qui vaudraient la peine d'être explorés et nourris? Aucune trace de cela dans l'histoire. Il semble que Paul ne voyait aucune raison d'encourager le geôlier à réfléchir sur cette expérience traumatisante, à méditer dans son cœur et dans sa conscience ce qu'il pourrait y trouver. Aucune parole n'est attribuée à Paul, qui aurait pu diriger le christianisme dans le sens de la liberté et d'une responsabilité plus profonde. Par contre, c'est un dogme qui est

Être libéral(e) à une époque qui ne l'est pas
Passer du dimanche au lundi

prononcé, disant, en fait, que ce n'est pas quelque chose à examiner, à soupeser, à mettre à l'épreuve de l'expérience. Non, c'est quelque chose que vous acceptez simplement.

Les unitariens et unitariennes universalistes ne le prennent pas. Le genre de religion qui inspire notre allégeance est la sorte qui respecte notre capacité de prendre des décisions bien réfléchies en matière religieuse. Dans ce sens, nous nous sentons bien plus à l'aise avec certains portraits bibliques de Jésus qu'avec celui que Paul en a tracé. Le geôlier a posé une question sincère. Il venait de passer par une expérience bouleversante qui lui a fait penser à des choses fondamentales. « Que me faut-il faire pour être sauvé? ». Quelle merveilleuse occasion pour Paul de parler de l'approche de Jésus en matière d'art de vivre. Mais il n'y a aucun mot sur les enseignements de Jésus. Tout ce qui est exprimé, c'est une doctrine théologique; rien à propos de l'amour, rien au sujet d'une moralité ambitieuse, rien sur une bienveillance hardie.

Comparons maintenant cet épisode avec une expérience semblable dans la vie de Jésus. Un jeune homme fortuné et inquiet vint lui poser une question : « Rabbīn, demanda-t-il dans un langage plus relevé que celui du geôlier, que dois-je faire pour hériter de la vie éternelle? ». Jésus ne lui a pas répondu « Crois en moi et tu parcourras les rues dorées du paradis ». À la place, nous dit-on, Jésus encouragea le jeune homme à mener sa vie en suivant les grands enseignements éthiques des prophètes. « Oublie ta fortune et enrichis la vie des autres! »

Le jeune homme s'en alla tout déconfit, car il avait de grandes possessions. Il voulait une formule. Il aurait de beaucoup préféré parler à Paul. C'est peut-être pourquoi le christianisme traditionnel est devenu une religion *portant sur* Jésus plutôt qu'une religion *de* Jésus. Maintenant, qui sait quelle transformation a pu se faire dans le jeune homme quand, en privé, dans ses pensées, il s'est mis à réfléchir sur le défi moral que lui proposait l'étrange rabbin.

Pour nous, le salut n'est pas un voyage dans l'autre monde, sur les ailes des dogmes. Il s'agit de s'efforcer à l'éthique et à la croissance morale : respect de la personnalité et de l'expérience d'autrui, foi dans la dignité et le potentiel des personnes; aversion de la bondieuserie et de la bigoterie; respect du cadeau qu'est la vie; confiance dans une véritable harmonie entre l'esprit et l'âme, entre la nature et la nature humaine; foi en la capacité de donner et de recevoir de l'amour; et recherche d'une expression religieuse large et englobante – spirituelle, mais pratique, personnelle et communautaire.

Voilà ce que nous voulons dire quand nous déclarons que nous croyons au salut par le caractère. Il serait peut-être plus exact de dire que le salut *est* le caractère, qui nous sauve des

Être libéral(e) à une époque qui ne l'est pas
Passer du dimanche au lundi

flammes de l'enfer ou nous conduit à la félicité du paradis. Nous ne déclarons pas savoir, en tant que communauté de foi, les dimensions précises de l'immortalité. Mais nous sommes sûr(e)s que la vie intérieure, modelée par le pouvoir d'idéaux élevés et sains, apporte à l'âme humaine les satisfactions les plus raffinées et les plus durables, et fait de notre humanité une source de force, même dans les afflictions extrêmes. C'est ce que nous voulons dire quand nous parlons de salut, et ce qui nous sert si bien dans la vie ne pourrait pas nous servir moins bien dans l'au-delà.

Nous croyons que notre humanité est punie *par* nos péchés, et non pas *à cause* d'eux, et que le mal que nous faisons vit en nous. De plus, nous croyons que nos vertus nous enrichissent et que le bien que nous faisons vit en nous et par-delà de nous, comme une bénédiction de paix dans nos propres vies et dans la vie de l'humanité.

Nous croyons que la religion constituée en institution – l'église – n'a pas d'objet plus élevé que de nous aider à passer du dimanche au lundi, à faire la transition entre les processions du dimanche et notre comportement du lundi. En bref, quand nous parlons de salut, nous parlons de faire de la religion une force portante et constante dans notre vie de tous les jours. Nous ne disons pas que la religion n'a rien à faire avec l'au-delà, mais nous affirmons qu'elle a tout à faire avec notre vie présente.

Qu'ajouter après avoir dit :

« Je suis unitarien, unitarienne universaliste? »

En fait, nous devons juger de notre mieux ce qui est juste, puis nous devons prendre un pari en essayant d'agir en fonction de ce jugement, sans aucune certitude.

ARNOLD TOYNBEE

Dans son superbe livre, *Born Again Unitarian Universalism* (L'unitarianisme universaliste régénéré), F. Forrester Church, ministre de l'église unitarienne All Souls de New York, raconte une conversation lors d'un dîner formel. Assis entre des personnes qu'il ne connaissait pas, et pris au dépourvu, il a lâché les grands mots.

- Vous êtes quoi?
- Unitarien universaliste
- Oh, je vois, dit l'homme (mais il est évident qu'il ne voit rien du tout). Il est sauvé par la femme qui se trouve à notre droite.
- Je n'ai jamais vraiment compris ce en quoi vous croyez, vous les unitariens. Vous *êtes* des chrétiens, n'est-ce pas?
- Pas exactement. Je veux dire, nous l'avons été et plusieurs d'entre nous le sont encore, mais la plupart ne le sont pas.
- Vous ne croyez pas en Jésus?
- À coup sûr, pas d'une manière orthodoxe. Beaucoup d'entre nous apprécient ses enseignements, mais peu, sinon aucun ou aucune ne croit qu'il est ressuscité le troisième jour, ni qu'il était Dieu.
- Et que pensez-vous de l'immortalité?
- Eh bien là, je dois dire que nous sommes pas mal divisé(e)s sur cette question.
- Mais au moins, vous croyez tous et toutes en Dieu, interjette l'homme assis de l'autre côté de la table...
- Pas exactement. Beaucoup d'entre nous y croient, même si c'est chacun et chacune à sa propre manière. D'autres parmi nous ne trouvent pas que le concept de Dieu soit utile.
- Mais alors, en quoi *croyez-vous*? demande poliment notre hôtesse, toute désorientée.

C'est le genre de conversation que la plupart des unitariens et unitariennes universalistes reconnaissent instantanément : « Oui, c'est là le hic. » C'est une difficulté à laquelle nous sommes confronté(e)s quand on nous demande à brûle-pourpoint ce que nous croyons. Habituellement, ceux et celles qui posent la question s'attendent à recevoir en réponse un credo du genre : « Je crois (nous croyons) en Dieu, le Père Tout-puissant, etc. ». Mais nous ne pouvons donner cette réponse, car notre église est une église sans credo. Il y a deux raisons tout à fait évidentes (à nos yeux) pour cela. Premièrement, nous sommes persuadé(e)s qu'énoncer le contenu intellectuel de la croyance religieuse sous une forme fixe et définitive limite la spiritualité. Nous sommes convaincu(e)s que les êtres humains sont capables de croissance dans leur compréhension de la vérité. C'est pourquoi nous avons estimé qu'une croyance formelle était un obstacle plutôt qu'une aide en matière de religion, et nous l'avons éliminée de notre église. À la place, nous avons choisi d'établir des énoncés de buts et principes, que nous pouvons raffiner, si nous l'estimons nécessaire, par un processus démocratique d'étude et de discussion. Deuxièmement, nous sommes lié(e)s par des attaches que nous trouvons plus profondes et plus satisfaisantes que celles de l'affirmation d'un credo. Nous sommes lié(e)s par un esprit d'enrichissement de nos vies individuelles dans le cadre d'une communauté attentionnée et d'amélioration de l'ordre social. À l'intérieur de cette unité d'esprit, nous trouvons stimulant d'avoir une grande variété de croyances théologiques; nous n'avons aucunement besoin d'une croyance uniforme parmi nos membres.

Par sa nature même, un credo est final et s'avère obligatoire pour tous ceux et celles qui le professent. On le tient comme étant au-delà d'un examen critique. On suppose qu'il puise son origine dans une inspiration divine. En fait, si les croyances de l'église historique sont une révélation divine, elles sont apparues d'une manière remarquablement humaine. Il s'est passé plus de deux siècles de spéculations, de débats et d'âpres conflits avant que le premier credo chrétien « final », celui de Nicée, ne devienne obligatoire sous peine d'excommunication, et même de mort. Ce credo et son compagnon, le Symbole (ou credo) des Apôtres, ne peuvent être considérés historiquement que comme une suite de compromis, se fondant sur des accommodements d'opinions divergentes.

Les credo traditionnels sont des créations humaines et étaient sans doute les meilleures expressions possibles des croyances chrétiennes aux troisième et quatrième siècles. Ce que nous ne pouvons pas accepter, c'est que ces credo soient contraignants pour notre génération et les générations futures. Pour nous, la création d'une manière religieuse de vivre est bien trop importante pour être laissée aux auteurs de la doctrine d'un passé lointain. Nous sommes unitariens et

unitariennes universalistes, non pas en substituant une confession de foi à une autre, mais en ouvrant notre esprit pour recevoir la vérité et l'inspiration de toutes les sources possibles – y compris des credo anciens, si nous trouvons, par un examen critique, qu'ils donnent un éclairage authentique à nos préoccupations actuelles.

Le plus fondamental de tous les principes du mouvement unitarien universaliste est donc celui de la liberté personnelle en matière de croyance religieuse – le principe de l'esprit libre. Mais, comme Henry Whitney Bellows²² l'a enseigné à sa congrégation il y a plus d'un siècle, la liberté n'a pas le pouvoir de produire quoi que ce soit. Elle nous laisse simplement la capacité d'agir librement. La liberté n'est pas un vagabondage sans but, et sans aucun devoir. La liberté qui nous est si chère, c'est la liberté de notre capacité d'agir au nom de ce qui défie et transforme notre vie, notre passage de la naissance à la mort. Pour nous, cette liberté de grandir, d'agir et de se racheter ne se fonde pas sur une autorité externe. Elle est établie au plus profond de nous-mêmes. Aucun prêtre ni pasteur ne la dicte. Aucune écriture sainte ne la dicte. Aucun credo ne dicte ce que nous devons croire.

Pour ceux et celles qu'effraie le « fardeau » d'une telle liberté spirituelle libérale, une autorité externe est évidemment fort attirante. Une de mes connaissances, un homme de dons intellectuels et de réalisations scientifiques impressionnants m'a accusé un jour de rendre un très mauvais service aux gens en les exhortant à chercher leurs propres réponses en matière de religion. « La religion, m'a-t-il dit, est une spécialité qu'il faut laisser aux experts. »

Les unitariens et unitariennes universalistes sont des gens qui ne peuvent pas laisser leurs croyances religieuses aux soins d'« experts ». Pour nous, la foi la plus essentielle à propos des possibilités humaines est la suivante : Nous devons être libres de grandir en esprit. Il n'y a rien de plus important pour nous dans cette vie que d'être libres dans le domaine de l'esprit.

Ceux et celles qui ne sont sincèrement pas d'accord avec nous (et nous les respectons) argumentent que la nature humaine exige d'être guidée de manière autoritaire en matière de religion, sinon, notre propension au péché entraînerait corruption et destruction. Cependant, si nous commençons à examiner de près les guides religieux « autoritaires », que trouvons-nous? L'église qui se vante de dicter avec autorité les croyances est, quoi qu'elle en dise, une institution humaine, dont les « vérités ultimes » ne sont que les conclusions de ses dirigeants précédents. Et c'est la même chose pour la Bible. Elle a été écrite par des mortels. Il n'existe pas de credo qui n'ait, à l'origine, été martelé, sous pression, par des êtres humains comme nous-mêmes.

²² Ministre unitarien américain ([1814](#) – [1882](#)); a considérablement aidé les soldats durant la guerre civile américaine.

Les églises, les Bibles et les credo sont des créations d'êtres humains qui ont exercé un jour leur liberté de créer. Pourquoi devrions-nous nous attendre à faire moins? Nous acceptons la naissance d'une ère nouvelle dans toutes sortes d'entreprises humaines; pourquoi pas aussi en matière de religion? Les humains sont encore à l'étape de l'apprentissage en toutes choses, de l'évolution à la communication. Partout, les idées de vérité et de réalité sont sujettes à de nombreux changements. Les traditions et les coutumes sur lesquelles les religions des millénaires écoulés se sont fondées possèdent des éléments durables et d'autres qui ne le sont pas. Soit nous allons de l'avant avec des expressions et des sentiments religieux appropriés à notre époque, soit le temps ne laissera de nous que quelques vestiges rabougris rampant dans d'anciennes cavernes spirituelles.

En matière de religion, la caractéristique distinctive des libéraux et libérales est leur insistance à ne pas laisser bloquer leur présent ni leur avenir par la tutelle du passé. Ils et elles essaieront d'apprendre tout ce que le passé peut leur enseigner, mais penseront par eux-mêmes ou elles-mêmes en ce qui concerne les questions actuelles de foi et de croyance.

Étant donné que nous croyons que la spiritualité est le pouvoir de comprendre la vie, nous affirmons en tant qu'unitariens et unitariennes universalistes, à l'intérieur de la communauté de l'église, que nous dépendons de notre pensée pour obtenir signification et vitalité. Forrester Church l'a exprimé ainsi, dans son livre *Born Again Unitarian Universalism* (L'unitarianisme universaliste régénéré) :

Nous estimons la pensée les unes, les uns des autres. Nous respectons la quête les uns, les unes des autres. Nous la respectons même quand elle diffère de la nôtre. Nous résistons à l'envie d'imposer notre perception de la vérité aux autres. En adoptant une sorte de pluralisme théologique, nous affirmons que notre quête commune du sens de la vie est importante pour l'être humain, sans insister sur la prédominance ultime d'un ensemble particulier de critères théologiques... À notre meilleur, nous passons... à une confiance fondamentale dans notre propre capacité et dans celle d'autrui de donner un sens à la vie.

Dans une congrégation unitarienne universaliste, un agnostique peut être assis à côté de quelqu'un qui croit à un dieu personnel, et après la célébration, en savourant un café, une personne qui croit à la réincarnation peut bavarder avec une autre qui affirme l'« extinction complète ». Telle est notre diversité en matière de croyances théologiques.

Nous sommes uni(e)s dans notre dévotion à la liberté spirituelle; chacune et chacun ayant le défi de vivre selon un engagement réfléchi et éprouvé avec soi-même, avec les autres, et avec la vie dans sa totalité; chacun, chacune comprenant, et même espérant, que ses croyances puissent changer à mesure qu'il ou elle progresse en compréhension profonde et que la vie lui apporte ses enseignements.

La raison pratique et terre à terre

Du fait que notre église est libre et sans credo, est-elle, comme certains le disent, rien de moins qu'« un havre pour les gens qui n'arrivent pas à se décider »? Dans son livre *The Unitarian Universalist Pocket Guide* (Le guide de poche des unitariens, unitariennes universalistes), David Rankin illustre cette accusation de la manière suivante :

Un bel esprit a écrit qu'un unitarien ou une unitarienne universaliste est quelqu'un qui suit une ligne très fine entre la confusion et l'indécision.

Un autre bel esprit a écrit que si vous êtes unitarien ou unitarienne universaliste, les fanatiques dessinent un point d'interrogation sur votre pelouse.

Et voilà pour les beaux esprits!

Certes, nous avons nos moments d'anxiété à propos de la liberté qui nous est si chère. Mais, ce qui vient juste après notre croyance en l'esprit libre, c'est notre croyance dans la raison et la responsabilité. La liberté nécessite la responsabilité, et la responsabilité exige la raison. Les êtres humains doivent accepter la responsabilité de leurs choix et de leurs actes. Nous croyons que ce sens de la responsabilité reflète les enseignements des grands prophètes de la Bible, d'Amos à Jésus. Nous croyons que notre idée religieuse de la morale et de la responsabilité éthique est bien plus en résonance avec la réalité, et bien plus productive, que la doctrine traditionnelle de la dépravation inhérente à la nature humaine, due au « péché originel ».

« Pourquoi suis-je donc une telle ratée? » demandait la femme assise dans mon bureau. Elle avait l'air de tout, sauf d'une ratée. Elle, son mari et leurs enfants étaient de bons amis. J'avais souvent été dans leur maison et étais impressionné par l'affection et par l'ouverture qui semblaient régner dans leurs liens familiaux. Les deux parents travaillaient. Ils n'avaient pas de problèmes

financiers inhabituels. Et pourtant, cette femme était aux prises avec un insidieux sens de culpabilité et d'insuffisance. Une « tradition d'infériorité » empoisonnait sa vie.

D'où vient donc cette tradition? Pour les femmes, les effets écrasants de cette tradition sont encore amplifiés par les profondes tendances au sexisme intégrées à notre culture. Mais pourquoi les hommes, comme les femmes, sont-ils si conscients de leurs défauts et limitations qu'ils sont incapables de penser à de bonnes choses découlant de leur vie? L'une des causes les plus répandues, à mon avis, est la doctrine du péché originel, soulignée dans la formation religieuse précoce et grossie jusqu'à ce qu'elle soit considérée, au plus profond des replis de la personnalité, comme un mal inné auquel on ne peut nullement échapper.

Ne vous méprenez pas. Je crois au péché. Je n'ai qu'à regarder en moi et autour de moi. Comment pourrais-je, ou comment quiconque pourrait, ne pas croire au péché? Mais rien ne me consterne plus que l'effet paralysant des religions qui donnent aux gens le sentiment d'être dans une condition désespérée, d'être mauvais, détestables, à mille lieues de la bonté et de la vertu. Chacun, chacune fait l'expérience d'assez de conflits émotionnels, d'assez de mal causé aux autres, d'assez de regrets, d'assez de reproches envers soi-même pour renforcer les doctrines du péché originel et de la dépravation totale. Le cri éloquent, plein de remords, de l'apôtre Paul exprime de manière éclatante le terrible conflit entre l'aspiration et l'action :

...puisque je ne fais pas le bien que je veux, mais le mal que je ne veux pas. ...

Malheureux humain que je suis! Qui me délivrera de ce corps qui me mène à la mort?

(Romains 1)

Avec une telle évaluation effroyable de la nature humaine, en contraste net avec la perfection et la beauté de Dieu, comment peut-on éviter de conclure que les sources de la bonne vie ne peuvent nullement se trouver dans le cadre humain. Toutefois, une étude réaliste de la nature humaine révèle un foisonnement d'impulsions et une grande diversité de motifs parmi lesquels se fait la sélection morale. Nous trouvons que certaines choses sont meilleures et d'autres pires, par tâtonnements, par des mesures du bonheur et du bien-être, par comparaison et par réflexion. C'est ainsi que nous, êtres humains, cultivons le comportement responsable. Pour les unitariens et unitariennes universalistes, la raison est une des principales ressources. Pour nous, la raison tient la place habituellement réservée à

la révélation dans d'autres religions. Les gens qui sont susceptibles de se comporter le mieux sont ceux qui utilisent le plus leur raison.

C'est ainsi que, pour ma part, je reste plein d'espoir en la condition humaine. Je trouve que l'animal humain possède une capacité fondamentale de bonté – une bonté qui n'est pas véritablement annulée par la « chute ».

Cela ne veut pas dire que je méconnaiss les limitations de la raison humaine, ni que je la considère comme un guide infaillible. Dans l'optique unitarienne universaliste, il n'y a pas de guides infaillibles. Mais un élément central de ma foi et de celle des mes prédécesseurs libéraux, c'est la notion que la raison est cruciale à notre fonctionnement. Comment pouvons-nous autrement discuter de nos sentiments de vérité, de beauté et de bonté? Ces questions ne défient aucunement la discussion, contrairement à ce que certains diraient. Notre communauté religieuse, notre église, se fonde justement sur une telle communication. L'un de mes premiers mentors, E. Burdette Backus²³, avait l'habitude de décrire notre capacité de raisonnement comme un instrument qui s'est développé au cours de l'évolution, nous permettant de répondre à nos besoins de manière plus adéquate. Dans l'un de ses sermons, il dit :

À l'origine, notre raison avait un but très pratique, très terre à terre, soit celui de résoudre les problèmes auxquels nous étions confronté(e)s... chaque jour. Bien qu'elle continue à remplir cette fonction immédiate, elle a pris de l'essor et cherche à aller au-delà des étoiles pour trouver une réponse à l'énigme de l'univers. Notre raison fait de nombreuses erreurs : elle est souvent prisonnière de nos désirs, de sorte que nous croyons des choses, non pas parce qu'elles sont vraies, mais parce que nous voulons les croire. Elle ne peut nous donner une certitude absolue et définitive, mais elle a établi un ensemble important de vérités prouvées, qui s'accroît constamment. Malgré toutes ses limitations, elle nous sert très bien et, ceux et celles qui soutiennent son abandon nous demandent simplement, alors que nous avançons tout doucement dans l'obscurité, à la lueur d'une bougie, d'éteindre la lumière.

²³ Ministre unitarien américain, humaniste (1888 – 1955).

Bien sûr, il y a des éléments irrationnels dans notre expérience de nous-mêmes et, apparemment, de notre cosmos. Mais pour les saisir, pour les comprendre, et peut-être même pour les transcender, quoi de mieux que la raison?

L'unitarianisme universaliste est donc une communauté de foi, qui utilise comme méthode la liberté individuelle et comme guide, la raison. Il ne faudrait cependant pas supposer que nous pratiquons la raison de manière austère et trop solennelle. Quand nous arrivons à saisir les aspects les plus fins et les plus inspirants de l'expérience, et à les projeter en plus grand et en couleurs plus vives sur le canevas de la vie, ils deviennent la source de la plus grande joie et de la béatitude. Notre but est de permettre au cœur et à l'esprit de capturer les réalisations de ce que la vie peut être quand nous, êtres humains, vivons à notre meilleur. Par l'expansion de l'imagination, une conscience plus éveillée et davantage de beauté, se crée une assemblée spirituelle dont l'inspiration axée sur davantage de satisfaction et une vie plus large possède une force splendide.

Susan B. Anthony²⁴, qui a défendu avec vigueur le vote pour les femmes dès le début de ce mouvement, et qui était unitarienne, a célébré notre position sur la raison par une phrase efficace : « La vérité en tant qu'autorité, et non pas l'autorité en tant que vérité ». C'est exactement ça! Trouver ce qui s'impose à votre raison comme vérité et l'accepter alors comme autorité. Et en y travaillant fidèlement, avec l'aide des uns, des unes et des autres, nous pouvons devenir des êtres humains meilleurs, plus sages et plus aimants. Nous pouvons même aider à rendre notre monde meilleur, plus sage et plus aimant.

Le parcours religieux libéral mène de la liberté, par la raison, à un troisième principe fondamental : accepter avec générosité nos vues et pratiques différentes.

Unité dans la diversité

Les églises sont des institutions sociales volontaires, parfois chaleureusement sociables, parfois moins. Les institutions de ce type ont une double fonction intrigante. Elles sont en même temps la cause et l'effet des intérêts qu'elles représentent. Les familles épanouissantes sont le résultat d'un amour mutuel, et elles produisent des personnalités épanouies. Les écoles admirables sont le produit de la préoccupation du processus d'apprentissage et elles inspirent la soif d'apprendre chez

²⁴ Militante [américaine](#) des [droits civiques](#) (1820 - 1906); joua un rôle central dans la lutte pour le suffrage des femmes aux États-Unis.

celles et ceux qui y étudient. La création des églises découle d'un intérêt religieux et de l'enthousiasme, tandis que la participation aux activités de la vie de l'église éveille et approfondit les aspirations spirituelles.

Si seule la première partie de cette équation est soulignée, cela encourage plusieurs à proclamer que les églises ne sont pas nécessaires à la vie religieuse (« Je peux obtenir toute la religion dont j'ai besoin en travaillant dans mon jardin. ») Quand seule la deuxième partie est soulignée, plusieurs sont tentés de conclure que les églises sont la seule source de spiritualité. Chacune de ces vues est fragmentaire et unilatérale. Toutes les institutions volontaires sont à la fois le produit et la source des convictions, des soins et des préoccupations qu'elles concrétisent. La préoccupation de l'environnement rassemble les gens dans des associations pour l'environnement et la conservation, et ces associations stimulent à leur tour des niveaux plus élevés de politique sociale et de conscience personnelle. L'amour de la vie spirituelle rassemble les personnes d'esprit religieux et la religion organisée encourage une quête plus approfondie des attachements et de la compréhension d'ordre spirituel.

La plupart des églises trouvent leur lien dans des affirmations tirées des écritures ou d'un credo. Leurs membres professent une croyance théologique plus ou moins uniforme qui est accompagnée d'un ou plusieurs rites.

Ce qui forme notre lien à nous, unitariens et unitariennes universalistes, est différent. Notre foi et notre pratique sont que les gens peuvent s'engager à travailler ensemble pour approfondir la vie spirituelle, renforcer le caractère moral et améliorer la société, sans se conformer à un modèle établi de doctrines théologiques. En fait, nous allons bien plus loin pour déclarer notre conviction que des vues théologiques différentes sont une chose naturelle et saine et que, essayer d'imposer la conformité est étouffant et potentiellement destructeur. L'histoire est témoin des horreurs de l'intolérance religieuse.

Nous maintenons que nos églises sont des communautés volontaires qui visent à nous rassembler dans nos différences, recherchant la fraternité et la sororité combinées à la liberté individuelle, au droit d'être soi-même tout en participant pleinement à la société. L'objectif de l'unitarianisme universaliste organisé est de fournir à chaque personne le maximum de liberté combiné à la fraternité / sororité pleines et entières. La vérité, nous le reconnaissons, est immense et possède de multiples facettes. Pourquoi devrions-nous tous et toutes avoir la même théologie? Une partie fondamentale de notre foi est que les gens venant d'horizons religieux et de systèmes

symboliques significatifs très différents peuvent travailler agréablement et productivement, dans une même dénomination, pour se renforcer et se défier les uns, les unes les autres, dans le grand effort commun de rendre la vie humaine plus splendide, plus précieuse et plus sûre. Cette position est une façon très pratique de mesurer la religion par le fruit qu'elle donne plutôt que par son écorce. En explicitant ce concept dans la vie organisée de l'église, nous déployons des normes de valeurs qui se trouvent dans l'expérience même, et nous les soumettons au jugement et à la conscience des personnes qui constituent réellement la communauté de l'institution.

Les personnes qui cherchent sérieusement à savoir ce que les unitariens et unitariennes universalistes croient *réellement* doivent d'abord être encouragées à laisser de côté leur prédilection pour les définitions théologiques qui décrivent la plupart des églises. On doit aussi leur demander instamment d'abandonner la notion qu'il n'existe que deux solutions : soit accepter une religion se fondant sur un credo, soit rejeter complètement la vie de l'église. Notre église est vraiment différente et nécessite une définition différente. Cependant, qu'on ne s'y trompe pas, la communauté unitarienne universaliste est un mouvement religieux organisé, positif, réfléchi, voué à l'accomplissement spirituel, moral et social du cadeau qu'est la vie. Que ceux et celles qui croient qu'il leur faut abandonner leur liberté intellectuelle pour entrer dans une communauté de foi en prennent bonne note.

Nos églises sont accueillantes à toutes les personnes qui visent à remplir les vides de leur vie en plaçant les principes de liberté, de responsabilité, de raison et de tolérance au-dessus des doctrines théologiques uniformes. Nos églises sont des associations libres de gens qui façonnent leur propre théologie personnelle, sans la contrainte de dogmes institutionnels ni d'autorités ecclésiastiques. Notre engagement est de nous efforcer ensemble, par tous les moyens honnêtes, de découvrir et de nourrir les formes les plus élevées de la vie que l'expérience créatrice peut concevoir. Pour nous, la religion ne constitue pas un segment isolé de la vie. C'est notre être tout entier en quête de sens.

Nous sommes respectueux et respectueuses de l'histoire dont nous provenons et à travers de laquelle nous avons survécu pendant plus de quatre cents ans. Mais nous ne sommes lié(e)s à aucun modèle historique. Nous continuons d'évoluer à la lumière de notre compréhension croissante de nous-mêmes et de notre monde. Nous nous sentons tenu(e)s, par la nécessité urgente de la religion de rechercher et d'expérimenter des manières plus efficaces d'enseigner à nos membres, jeunes comme moins jeunes, des manières plus inspirantes et plus convaincantes de célébrer, des méthodes plus

énergiques et appropriées de témoignage public, ainsi que des sources de réconfort et de courage plus touchantes et durables dans cette grande aventure : vivre notre vie de manière réfléchie, aimante et transformatrice.

Chrétien, chrétienne ou plus que chrétien, chrétienne?

Toutes créatures faibles ou fortes
Grandes ou petites
Visibles ou invisibles,
Proches ou lointaines, —
Qu'elles aient toutes la grâce de la paix.
Que tes pensées embrassent
Tout ce qui vit.

SUTTA-NIPATA

Je n'oublierai jamais l'endroit où j'étais quand, en 1982, j'ai entendu pour la première fois la nouvelle que les forces terrestres, maritimes et aériennes d'Israël attaquaient le Liban avec la soudaineté et la violence d'une tornade. Je me souviens des frissons qui se sont propagés tout le long de ma colonne vertébrale. Pour moi, c'était une attaque personnelle. Depuis des années, j'avais passé nombre de jours et de nuits à faire connaissance avec les hommes, les femmes et les enfants – israéliens, libanais, palestiniens, juifs, chrétiens, musulmans – qui étaient à nouveau pris dans un terrible engrenage de tuerie et de destruction. Peu de temps auparavant, j'avais rencontré, en compagnie de Jesse Jackson, les chefs politiques et religieux d'Israël, les principales factions du Liban et l'Organisation de Libération de la Palestine. Nous les avons écouté exprimer leurs griefs, leur fureur, leurs peurs, et nous les avons suppliés de trouver un moyen différent pour sortir de leur cycle désespéré de souffrance; d'abandonner les « solutions » militaires, le combat armé, le terrorisme; de s'asseoir, en reconnaissance mutuelle, à la table de négociation.

Au cours de ma vie, j'ai eu de nombreuses occasions de rencontrer ainsi les peuples du monde dans leur extraordinaire diversité, de me mêler à eux et d'écrire à leur sujet. Mon respect de cette diversité s'est sans cesse approfondi, de même que mon horreur de l'intolérance brutale que les religions semblent nourrir les unes contre les autres. Partout sur la terre, les croyances et aspirations religieuses des gens renforcent leur détermination de parvenir à une vie meilleure. Partout sur la même terre, ces mêmes croyances et aspirations religieuses nourrissent violence et vengeance.

De quelle manière les unitariens et unitariennes universalistes abordent-ils la grande diversité de religions? La religion libérale a-t-elle dépassé son berceau judéo-chrétien et est-elle devenue quelque chose de plus universel? Ou bien est-elle une expression particulière d'un christianisme qui considère les traditions spirituelles des autres sans préjugés ni aspiration missionnaire?

Lors de la formation de l'Association unitarienne universaliste en 1961, les principes sur lesquels elle reposait étaient les suivants :

Appuyer la recherche libre et disciplinée de la vérité comme fondement de la fraternité religieuse;

Chérir et répandre les vérités universelles enseignées par les grands prophètes et enseignants de l'humanité à travers les âges et dans les diverses traditions, résumées depuis des siècles par l'héritage judéo-chrétien, comme l'amour de Dieu et l'amour de l'humanité;

Affirmer, défendre et promouvoir la valeur suprême et la dignité de chaque personne, ainsi que l'utilisation de la méthode démocratique dans les relations humaines;

Mettre en œuvre la vision d'un seul monde en tendant vers une communauté mondiale reposant sur les idéaux de la fraternité, de la justice et de la paix (Règlements de l'Unitarian Universalist Association – UUA [Association unitarienne universaliste]).

Fidèles à notre penchant pour l'auto-examen, nous avons passé les dernières années à explorer, dans l'ensemble de la dénomination, de nouvelles manières d'exprimer nos principes, en prenant particulièrement compte des préoccupations de l'UUA Women and Religion Committee (Comité des femmes et de la religion de l'UUA) et de l'UU Women's Federation (Fédération des femmes UU). Un nouvel énoncé de principes, qui sera présenté pour adoption finale à l'assemblée générale de 1985 se lit comme suit :

Nous, assemblées membres de l'Association unitarienne universaliste, sommes vouées à la reconnaissance et à la promotion des principes suivants :

La valeur et la dignité intrinsèques de toute personne.

La justice, l'équité et la compassion comme fondements des relations humaines.

L'acceptation mutuelle et l'encouragement à la croissance spirituelle au sein de nos assemblées.

La liberté et la responsabilité de chaque personne dans sa recherche de la vérité, du sens de la vie et de la signification des choses.

La liberté de conscience et le recours au processus démocratique aussi bien dans l'ensemble de la société qu'au sein de nos assemblées.

L'aspiration à une humanité où règneront la paix, la liberté et la justice pour tous.

Le respect du caractère interdépendant de toutes les formes d'existence qui constituent une trame dont nous faisons partie.

Nous avons puisé à des sources diverses la vivante tradition que nous partageons:

- L'expérience directe du merveilleux et transcendant mystère, universellement reconnu, qui suscite un renouveau de l'âme et une attitude réceptive envers les forces qui sont à l'origine de la vie et veillent à son épanouissement.
- Les paroles et les actions de visionnaires, hommes et femmes, qui nous incitent à miser sur la justice, la compassion et le pouvoir de transformation de l'amour pour affronter le mal sous toutes ses formes.
- La part de sagesse de toutes les religions qui est, pour nous, une source d'inspiration morale et spirituelle.
- Les enseignements du christianisme et du judaïsme qui nous convient à aimer notre prochain comme nous-mêmes en reconnaissance de l'amour que Dieu nous manifeste.
- Le message humaniste qui nous incite à utiliser notre raisonnement et à prendre en considération les résultats de la science, et qui met en garde notre âme et notre esprit contre toute forme d'endoctrinement et de fanatisme religieux.²⁵

Remplis de gratitude envers le pluralisme religieux qui enrichit et ennoblit notre foi, nous sommes animés par le désir d'approfondir notre compréhension et de développer notre perspicacité. En tant qu'assemblées autonomes, nous souscrivons à cette déclaration de principes, nous engageant à nous témoigner mutuellement soutien et confiance.

Ce nouvel énoncé est certainement plus long, mais il est aussi remarquablement inclusif. Il ne pourrait pas en être autrement, étant donné les nombreux courants à l'intérieur de notre mouvement. Il nous rappelle instamment que notre monde a absolument besoin d'une nouvelle approche de la religion, de la foi, qui nourrisse l'esprit humain sans exiger que nous nous divisions en sectes hostiles ni partagions notre esprit en compartiments. C'est une grande tragédie spirituelle dans notre monde troublé que l'absence d'une telle foi – une foi exprimée selon les termes de notre époque, en paix avec sa méthode scientifique, une foi qui éveille un intérêt réel et profond dans notre âme, une foi qui fasse appel aux sentiments les plus élevés et profonds de notre nature, qui imprègne tous les aspects

²⁵ En 1995, l'assemblée générale a ajouté le point suivant :

Les enseignements spirituels des traditions nomades qui célèbrent le cycle sacré de la vie, nous invitant à vivre en harmonie avec les rythmes de la nature.

de notre être, et qui dirige ses énormes pouvoirs dans des voies créatives et unificatrices. Je ne pourrais pas rester dans la mouvance unitarienne universaliste à moins de sentir que nous essayons véritablement de construire et d'exemplifier une telle foi.

Une minorité importante d'entre nous chérissent profondément leur identité chrétienne. Rassemblées dans l'Unitarian Universalist Christian Fellowship (Fraternité chrétienne unitarienne universaliste), ces personnes gardent bien vivants parmi nous la compréhension de nos racines chrétiennes ainsi que le respect de la vie et des enseignements de Jésus. Je m'en réjouis, tout comme je me réjouis de ce que les Unitarian Universalists for Jewish Awareness (Unitariens et unitariennes universalistes pour la reconnaissance juive) cultivent activement leur identité. Je suis prêt à me dire chrétien et juif, mais seulement s'il m'est permis de dire dans le prochain souffle, qu'à divers degrés, je suis également hindou, musulman, bouddhiste, humaniste, stoïcien et admirateur d'Akhenaton, de Zoroastre, de Confucius, de Lao Tseu, de Simone de Beauvoir et de Black Elk²⁶.

Channing pensait seulement au christianisme lorsqu'il a dit que nous devons fuir l'esprit de sectarisme comme s'il venait de l'enfer et que nous devons frémir d'horreur à l'idée d'enfermer Dieu dans une dénomination quelle qu'elle soit. Pour ma part, en tant qu'unitarien universaliste de notre époque, j'étendrais cet énoncé pour y inclure toutes les religions du monde. Dans une majorité écrasante, les systèmes de croyance organisés, allant du christianisme au communisme, restent des bastions de l'étroitesse et de la fermeture d'esprit, ainsi que de la chasse à l'hérésie. Je ne peux choisir pour autrui, mais je peux choisir pour moi-même. Je peux donner ma loyauté à une communauté religieuse dont le but est d'unir les sources universelles d'inspiration divine / humaine. Pour moi, une telle communauté doit fuir l'esprit de sectarisme et frémir d'horreur à l'idée d'enfermer Dieu.

Cette approche présente des dangers, et je ne parle pas de ceux qu'imaginent les nombreuses âmes déterminées, habituellement anonymes, qui ont essayé au cours des ans, par voie postale et par téléphone, de sauver mon âme parce que je n'accepte pas le Christ comme unique sauveur. Les dangers auxquels je pense sont inhérents à toute chose que nous essayons d'atteindre et qui peut dépasser notre compréhension. Ce que mes coreligionnaires et moi tentons d'atteindre peut facilement devenir tel un seau troué pour une pensée négligente. Ce pourrait être un moyen d'éviter les questions réelles dans une bienveillance sans but et non éprouvée. Il est facile de se bâtir, de loin, des illusions au sujet des autres grandes religions. Nous sommes suffisamment proches du

²⁶ Docteur et homme sacré de la tribu des Lakota (Sioux) aux États-Unis (1863 – 1950); participa à la bataille de [Little Big Horn](#) et fut blessé lors du [massacre de Wounded Knee](#); ses mémoires furent un succès de librairie.

christianisme et du judaïsme pour voir avec réalisme leurs excès, leurs égotismes et leurs dogmatismes, mais lorsque nous parlons de religions d'origine lointaine, en particulier des religions orientales, nos voix tendent à murmurer, nos yeux à prendre un éclat céleste; nos services du dimanche s'arrêtent sentimentalement sur la poésie zen, taoïste ou de Krishna. Nous avons du mal à penser que ces religions exotiques puissent aussi avoir leurs excès, leurs égotismes et leurs dogmatismes. Nous sommes bien entendu dérangé(e)s par l'empiètement des chrétiens sur les écoles publiques, les législatures, les cours de justice et le droit à l'avortement, de même que par l'empiètement des juifs sur les droits des Palestiniens, mais d'une façon ou d'une autre, nous sommes moins alertes aux invasions, souvent violentes, dans la vie des gens dans des pays musulmans, bouddhistes ou hindous.

Nous considérer comme un trait d'union entre les religions du monde est une idée très attirante. Après tout, nous n'avons aucun mythe d'exclusion à défendre, aucun credo à mettre en œuvre. Nous sommes ouverts, ouvertes au meilleur, du point de vue éthique, dans les religions du monde, et par notre liberté d'esprit, notre raison et notre tolérance, nous nous sentons prêts, prêtes à toucher par sympathie chacune des grandes religions et à rassembler leurs enseignements moraux. Ce serait toutefois une grave erreur que de considérer cela comme une tâche superficielle. La plupart des gens qui ont faim, qui sont malades et qui sont superstitieux – il s'agit de la grande majorité des peuples du monde – n'ont pas la moindre idée de ce dont nous parlons. Je veux simplement dire qu'il est de la plus haute importance pour nous de savoir ce dont nous parlons.

Nous parlons sans cesse de notre acceptation du changement et nous critiquons à juste titre ceux et celles qui résistent au changement. Et pourtant, la sorte de changement que nous connaissons et comprenons est comparativement douce et ordonnée. Il y a de grandes régions dans le monde où le changement, quand il arrive, surgit comme un volcan. Il éclate avec une extraordinaire fureur. La plupart d'entre nous n'ont connu que très peu de ce genre de changement.

Lorsque l'Assemblée générale de l'Association unitarienne universaliste s'est réunie à Boston en juin 1969, elle s'est trouvée confrontée à un schisme exaspérant à propos de l'émancipation des Noir(e)s, événement dont nous essayons encore de nous rétablir. Dans le milieu des années 60, il existait dans nos rangs un fort appui au mouvement des droits civiques conduit par Martin Luther King. Dans la foulée de l'activisme grandissant de ce mouvement, les Noir(e)s unitariens et unitariennes universalistes ont formé un Caucus des Noir(e)s unitariens et unitariennes universalistes, recruté des partisans blancs, dont j'étais, et ont présenté à notre mouvement une série de demandes en

matière de justice raciale – et notamment de financement spécial et de leadership noir – en vue d'un assaut vigoureux de la dénomination contre le racisme, le nôtre même, tout comme celui de la société en général. Lors de l'Assemblée générale de Cleveland, en juin 1968, les demandes du Caucus ont été approuvées par une majorité des deux tiers, mais ont créé de profondes déchirures.

Comme la Commission d'évaluation (1984) l'a décrit dans un rapport,

La question de l'émancipation des Noir(e)s a frappé les unitariens et unitariennes universalistes particulièrement fort ... La question était spécialement douloureuse ... parce que, en tant principalement que personnes blanches de la classe moyenne qui font de la pratique démocratique un exercice en religion et qui sont fières de leurs traditions de progrès social, entendre qu'elles constituaient une église raciste a renforcé la culpabilité qu'elles éprouvaient déjà de ne pas avoir davantage de membres de couleur.

En 1969, à Boston, la culpabilité s'est, pour beaucoup, transformée en ressentiment. Le financement du Conseil des affaires noires survécut à peine. En 1970, il fut abandonné au milieu d'ondes de stress, de colère et de désillusionnement, et de la diminution de la participation des Noir(e)s à l'église.

La perception des raisons pour lesquelles nous avons raté le test de l'émancipation des Noir(e)s variera sans doute toujours. Les tactiques de confrontation du Caucus noir se justifiaient aux yeux des personnes qui les utilisaient, parce que, de par leur expérience, elles croyaient sincèrement que c'était la seule manière de faire comprendre leurs besoins. Même si certains et certaines parmi nous, Blancs et Blanches, adhéraient à cette façon de voir, beaucoup ne le pouvaient pas. La stratégie irritante des « demandes », même pour un transfert légitime de pouvoir aux dirigeants noirs était en opposition complète avec la manière dont nous traitons normalement les affaires. Comme le rapport de la Commission d'évaluation l'a dit, ceux et celles qui ne sont pas opprimé(e)s doivent surmonter leur propres préconceptions afin de pouvoir véritablement se ranger du côté des opprimé(e)s. Cela ne s'est pas fait. À mon avis, nous avons perdu là une belle occasion. Nous avons été confrontés(e)s à une demande de changement qui nous a été soumise avec une passion vibrante et inconnue. Comme il y a suffisamment de torts à partager, il est inutile d'essayer de montrer du doigt tel ou tel parti. J'estime, non sans fondement, que nous sommes en train de faire l'expérience de l'apparition de nouvelles solutions institutionnelles à la question du racisme en tant que priorité impérieuse.

Pour en revenir à notre désir de jouer un rôle d'universalisation dans la communauté mondiale des religions, je veux souligner de nouveau les pièges qu'il y a à considérer la tâche comme étant romantique. Nous devons être très prudents et prudentes quant à la manière de pénétrer dans des domaines qui ne correspondent pas véritablement à notre expérience, comme la poussée de la fin des années 60 pour l'émancipation des Noir(e)s. Ce serait une sérieuse erreur que de supposer que nous, du mouvement unitarien universaliste occidental, nous sommes désormais prêts et prêtes à vivre dans la communauté mondiale. Nous ne le sommes pas. Au niveau le plus rudimentaire, les vues sans fard, les sons, les odeurs, les passions et les crédulités de la grande majorité des peuples de la terre nous effraieraient certainement, et nous rendraient peut-être malades, si nous étions brusquement jetés parmi eux.

Ce qui est à mettre à notre crédit, c'est un désir honnête de jouer un rôle utile, constructif et unificateur. Nous apprendrons suffisamment tôt que certaines de nos notions d'unité spirituelle et de fraternité religieuse mondiale ne sont réalisables qu'en partie, à long terme, et au prix d'une patience infinie. Fondamentalement, de par notre nature, nous cherchons la paix et nous nous efforçons de l'obtenir. Nous parviendrons à une évaluation plus réaliste de combien la paix peut sembler irréaliste aux parents émaciés des enfants qui meurent de faim et qui ont été exploités. Nous découvrirons de plus en plus que la communauté mondiale n'est pas une abstraction au sujet de laquelle nous pouvons composer des poèmes inspirants, mais un agrégat redoutable d'honnêteté et de corruption, de propreté et de saleté, de gentillesse et de barbarisme, d'espoir et de faim, de bulletins de vote et de balles de fusil. Cette prise de conscience grandit en nous, et nous avons raison de la cultiver, car la communauté mondiale est une réalité que nous devons commencer à traiter comme telle. Nous deviendrons de meilleures personnes, plus fortes – plus tristes et plus sages. Nous ferons davantage de place dans nos cœurs et nos esprits à la tragédie, car une des caractéristiques de la communauté mondiale actuelle est la tragédie de plus en plus répandue, qui pourrait aboutir à la tragédie totale.

Nous ne délaisserons pas notre humanisme. Nous deviendrons au contraire plus forts, plus fortes et plus fiables en apprenant à accepter la présence très réelle du désespoir dans la vie des gens. Nous n'abandonnerons pas notre optimisme, mais il deviendra un optimisme radouci, qui se fondera davantage sur notre capacité humaine à transcender l'erreur et la cruauté que sur la possibilité de les abolir complètement.

Comme toutes les autres personnes vivant sur le continent nord-américain, nous qui sommes libéraux et libérales en matière de religion, nous vivons dans l'ombre de la puissance militaire et

économique colossale des États-Unis, puissance qui la plupart du temps, nous semble ne pas avoir la moindre idée de comment nourrir l'esprit humain. Les gouvernements qui se succèdent continuent de supposer que ceux et celles qui ne reconnaissent pas instantanément la justesse et la piété de leurs intentions sont affligé(e)s d'un défaut moral. Disons qu'à notre honneur, les unitariens et unitariennes universalistes ont été suffisamment sensibles pour reconnaître cette tendance comme une idolâtrie religieuse. Nous ne sommes pas les seul(e)s à le faire, mais comme d'autres, nous parlons candidement contre la pratique scandaleuse qui consiste à enrôler Dieu comme une divinité tribale qui voit d'un bon œil tout ce qu'un président particulier décide qui est « dans l'intérêt national de la sécurité », un Dieu qui est « de notre bord », un Dieu qui brûle d'envie de défaire « le communisme athée ». Nous avons l'esprit assez vif pour pressentir qu'une religiosité qui est simplement un accessoire d'un dessein national est une religiosité que les dirigeants soviétiques pourraient également bien tolérer.

Il n'y a pas vraiment de mystère quant au besoin spirituel d'une communauté mondiale émergente. Albert Einstein a dit un jour que les armes nucléaires avaient tout changé, sauf la manière de penser des humains. Notre plus grand besoin spirituel est d'en arriver à une nouvelle compréhension de ce que cela signifie d'être humain dans un monde que l'esprit humain a réussi à mettre dans un péril extrême. Il faut que ce soit une compréhension suffisamment sans illusions pour respecter nos limites à l'intérieur d'un univers incomparablement plus grand que nous et pour réévaluer notre potentiel de façonner une vie saine, productive et pleine de compassion à l'intérieur de ce cadre. Ce doit aussi être une compréhension suffisamment franche pour nous accepter nous-mêmes comme faisant partie d'un ordre naturel, comme étant des créatures qui ont émergé de la terre primordiale, soumises à des impulsions de destruction qui peuvent être développées par les astuces fines d'un cerveau remarquable, mais aussi des créatures ayant des capacités transformatrices de pensée, d'imagination, de connaissance de soi-même et de coopération attentive. En outre, ce doit être une compréhension suffisamment courageuse pour affirmer que les êtres humains font partie d'un ordre moral qui ne connaît aucune limite de secte ou de credo, au-delà duquel nous perdons notre signification, mais à l'intérieur duquel nous pouvons trouver la vraie rédemption et la vraie transformation.

Arnold Toynbee²⁷ était profondément chrétien, en croyance et en pratique. Mais c'était aussi l'un des nouveaux esprits dont le monde a besoin, et il parlait pour les unitariens et unitariennes universalistes quand il écrivait :

Dans le monde dans lequel nous nous trouvons maintenant, les adhérents et adhérentes des différentes religions vivantes se doivent d'être davantage prêts et prêtes à tolérer, respecter et révéler l'héritage religieux les uns, les unes des autres, car dans notre génération, il n'y a personne de vivant qui soit effectivement en mesure de faire un jugement entre sa propre religion et celle de son voisin... Si nous ne ressentons pas cela, ... nous devons admettre un manque de foi dans la vérité et la valeur de la religion qui se trouve être la nôtre. D'autre part, si nous avons cette foi, nous ne devons aucunement avoir peur qu'elle ne jouera pas pleinement sa part pour aider les âmes des humains à entrer en communion avec la présence derrière le phénomène et à se mettre en harmonie avec cette Réalité Absolue. Les missions des grandes religions n'entrent pas en concurrence, mais sont plutôt complémentaires. Nous pouvons croire en notre propre religion sans devoir penser qu'elle est le seul moyen de salut. (*A Historian's Approach to Religion – L'approche des religions par un historien*)

Ceux et celles d'entre nous qui rêvent d'un jour où tous et toutes deviendraient homogènes doivent prendre Toynbee à cœur. Il parle autant à nous qu'aux autres. Pour nous-mêmes, unitariens, unitariennes universalistes, nous devons avoir une perspective de la vie qui nous soutient et nous prépare à vivre dans la communauté mondiale difficile dont nous faisons partie. Mais nous ne devons pas supposer que nous pouvons communiquer immédiatement notre point de vue en matière de religion à nos voisins du monde dans des termes convaincants. Après tout, nous n'avons pas tellement de succès pour les communiquer à nos voisins, ici au pays. Nous devons, en fait, nous ôter de la tête la croyance non avérée que pour leur propre bien, toutes et tous devraient accepter notre définition de ce qui est rationnel. Nous devons nous débarrasser de la supposition fondamentalement plaisante que le progrès et la félicité des êtres humains n'est possible que dans les termes de nos réalités.

La religion libérale est quelque chose qui peut contribuer et contribue à ce que nous devenions des participants plus utiles dans une communauté mondiale émergente, comme David Rankin en fait

²⁷ [Historien britannique \(1889 - 1975\)](#).

l'énumération dans son essai éloquent « Defining Our Faith » (*Définir notre foi*) portant sur les croyances unitariennes universalistes :

Tout comme les catholiques romains, nous avons une longue tradition – qui remonte au désert brûlé par le soleil de l'ancien Israël, aux petits villages ruraux de Transylvanie et aux côtes rocheuses de la jeune Nouvelle-Angleterre.

Tout comme les juifs, nous avons nos héros et héroïnes – Servet²⁸, David²⁹ et Fuller³⁰; Murray³¹, Channing et Emerson; Barton³², Anthony et Steinmetz³³ – pour n'en nommer que quelques-uns ou quelques-unes.

Tout comme les baptistes, nous avons une administration démocratique – la congrégation étant l'autorité ultime, un conseil d'administration élu et une chaire caractérisée par la liberté d'expression.

Tout comme les confucianistes, nous avons souligné la capacité de raison – posséder une soif des fruits de la sagesse et de la connaissance et un sentiment de révérence devant les accomplissements de l'esprit.

Tout comme les hindouistes, nous avons un système théologique éclectique – qui encourage chaque personne à développer une foi personnelle qui ne dépend pas d'une demande externe.

Tout comme les humanistes, nous prenons nos racines dans l'expérience du monde – telle que nous la connaissons par le toucher, la vue, l'ouïe, le goût et l'odorat.

Tout comme les bouddhistes, nous mettons l'accent sur l'individuel – sur la beauté, le mystère et la sainteté de chaque homme, femme et enfant, chacun, chacune étant un vase sacré.

²⁸ Michel Servet, [théologien](#) et [médecin](#) d'origine [espagnole](#) (1511 - 1553); développa un [protestantisme](#) radical, refusant notamment le [dogme de la Trinité](#); mort sur le bûcher pour [hérésie](#) à Genève.

²⁹ Ferenc David, prêcheur unitarien, écrivain et théologien de Transylvanie (1510 - 1579); prôna la tolérance religieuse.

³⁰ Margaret Fuller, brillante auteure, enseignante et activiste féministe américaine (1810 - 1850).

³¹ John Murray, prêcheur (1741 – 1815); souvent appelé le père de l'universalisme américain; époux de Judith Sargent Murray, auteure d'essais, de poèmes et de pièces de théâtre américaine, universaliste (1751 - 1820), qui défendit ardemment une meilleure éducation des femmes.

³² Clara Barton, [enseignante](#), [infirmière](#) et [humanitaire américaine](#) (1821 - 1912); fondatrice de la Croix-Rouge américaine.

³³ Charles Proteus Steinmetz, mathématicien et ingénieur électricien américain d'origine allemande (1865 - 1923); s'intéressa également à la philosophie; auteur d'un essai sur la science et la religion.

L'esprit libéral en religion, tel que les unitariens et unitariennes universalistes le connaissent, vient de la tradition judéo-chrétienne et fait partie de cette tradition. Mais pour la plupart d'entre nous, l'esprit libéral s'est développé et est devenu bien plus. En regardant autour de nous, nous voyons qu'il est apparu à un degré plus ou moins grand dans toutes les grandes religions. Il a émergé dans l'hindouisme dans les enseignements de Bouddha, puis ultérieurement dans le Brahma Samaj. Dans le culte judaïque, il est apparu comme le grondement éthique des premiers prophètes, puis de nouveau dans les efforts de Jésus pour purifier les impératifs moraux de sa foi ancestrale. Il est survenu parmi les grands philosophes de la Grèce antique. Son histoire est celle de l'éclatement des cocons que les religions tissent autour d'elles. Toutes les religions du monde, telles que nous les voyons aujourd'hui, sont des mélanges d'impulsions contradictoires : d'une part la tendance à la fermeture, à l'individuel, aux élus et d'autre part la tendance à l'ouverture, à l'universel, à ce qui embrasse tout.

Invariablement, l'instinct restrictif de chaque religion est profondément enraciné dans son passé, au-dessous d'une croûte dure de révélation « exclusive ». Les dévots de l'incarnation de Dieu dans le Christ doivent lutter contre les dévots des chuchotements d'Allah directement dans l'oreille de Muhammad. Mais chaque religion a aussi une tendance à l'universalisation, fondamentalement spirituelle plutôt que mythique, éthique plutôt que doctrinaire, sociale plutôt que sectaire. Elle se trouve dans le domaine où les grandes religions sont en harmonie.

Dans l'hindouisme : Les systèmes de croyance diffèrent, mais Dieu est un.

Dans le bouddhisme : Le but de la bonne personne est d'augmenter la miséricorde, la charité, la bonté et la piété dans l'ensemble de l'humanité.

Dans le judaïsme : Qui grandit en sagesse : ceux et celles qui acceptent de recevoir de l'instruction de toutes les sources possibles.

Dans le zoroastrisme : La diversité des cultes a divisé la race humaine en de nombreuses croyances. Parmi tous leurs dogmes, j'en ai choisi un – l'amour divin.

Dans le shintoïsme : Considérez le ciel comme votre père, la terre comme votre mère et toutes les choses comme vos frères et sœurs.

Dans le confucianisme : L'amour ne peut être surpassé.

Dans le christianisme : Cherchons alors les choses qui créent la paix et les choses avec lesquelles nous pouvons nous édifier les uns, les unes les autres.

Chacune des grandes religions comporte une marque distinctive. Les diverses religions ne peuvent être mieux décrites que comme les nombreuses cordes de la harpe. Leur harmonie vient de ce qu'elles traitent des mêmes matériaux : la nature humaine, le fait que les êtres humains dépendent de la transcendance, et l'interdépendance des humains. Leurs aspirations les plus élevées sont universelles.

Le libéralisme religieux du monde occidental provient de l'impulsion d'universalisation du courant judéo-chrétien et a, petit à petit, développé une conscience sans cesse accrue de sa parenté avec la même impulsion présente dans les autres grandes religions. C'est ce qui a conduit Emerson à étudier les religions asiatiques et à en garder une empreinte durable dans sa vie et dans sa pensée. C'est ce qui l'a conduit à prononcer dans son allocution à la Divinity School de Harvard, le 15 juillet 1838, le passage qui a scandalisé autant de ses pairs unitariens : « Ne vous attachez pas au symbole chrétien, mais plutôt au sentiment moral qui porte en son sein d'innombrables christianismes, humanités et divinités. »

Channing, malgré son attachement inébranlable au symbole chrétien, a été amené à écrire : « La vertu n'est pas une chose locale. Elle n'est pas honorable parce que née dans cette communauté-ci ou celle-là, mais à cause de sa propre beauté, indépendante et durable. » Puis il définit le lien de « l'église universelle » comme un lien dont personne ne pourrait être « excommunié », sauf par soi-même, par la « mort de la bonté » dans son propre cœur.

En 1936, une Commission d'évaluation nouvellement créée de l'Association unitarienne américaine a publié un rapport marquant :

Ce dont nous avons besoin, c'est d'une association d'églises libres qui puissent se dresser et défendre la philosophie centrale et les valeurs de la religion libérale ... Ces églises ... seront entièrement émancipées de l'esprit sectaire, de la tendance à s'établir en petits groupes sélects et supérieurs d'hommes et de femmes auxquels, par quelque voie mystérieuse, aurait été donné un cadeau exclusif de vérité. Elles cultiveront dans leurs propres rangs un sens intense de fraternité, mais elles seront vivement conscientes des aspects mondiaux de leur foi libérale, reconnaissant la parenté des libéraux et libérales au-delà des barrières de race, de nationalité ou du fondement religieux traditionnel.

Aucun document n'a jamais été aussi prophétique. Il a reconnu une tendance nette et lui a donné un élan. Il se lit de nos jours comme un plan spirituel pour l'unitarianisme universaliste des années 1980, témoignant de l'unicité de l'univers, de l'unicité de la famille humaine, de l'unicité de la vérité découverte et à découvrir, de la validité universelle de l'examen libre, et de l'aube d'une humanité universelle. Nous ne sommes pas plus antichrétiens qu'antimusulmans ou antibouddhistes. En fait, nous ne sommes anti rien du tout, sauf que nous sommes contre l'ignorance, le dogmatisme, la bigoterie, la pauvreté, l'injustice, la guerre, la tyrannie et l'hypocrisie.

Notre foi libérale est loin d'être complètement déployée pour répondre aux besoins spirituels d'une époque nouvelle. Mais nous sommes appelé(e)s à transformer notre foi en une force agissante adéquate dont l'énergie ne se reposera pas ni cessera de mûrir, aussi longtemps que la fraternité / sororité, la justice et la paix ne seront que des rêves mal réalisés plutôt que les réalités de notre vie commune. Dans une époque aussi dangereuse que la nôtre pour l'avenir de l'humanité, le caractère de notre mouvement religieux libéral ne peut se permettre de s'arrêter avant la mise en œuvre des revendications universelles dont il est porteur.

Le courage d'être

Gardez votre cœur avec diligence, car de lui dépendent les solutions de la vie.

PROVERBE

Il n'y a pas de foi sans séparation.

PAUL TILLICH

Noël est souvent un rappel pervers des nombreuses raisons que nous avons de ne pas nous sentir joyeux ou joyeuses. Notre prédécesseur unitarien universaliste Charles Dickens a bien capté l'essence de cette expérience et le moyen de la surmonter dans son livre *Un conte de Noël*.

Au début de l'histoire, les principaux caractères ne sont que de simples rouages. Bob Cratchit n'est pas réellement une personne, mais plutôt un outil, une chose, une machine, embauché pour fournir autant de travail que possible. Scrooge est un personnage rigide, façonné par la cupidité, l'aliénation et la haine de lui-même. Tous deux vivent dans une situation sociale d'anarchie morale. La réponse de Dickens, qui convient tout à fait à la crise, est que l'amour peut surmonter une aliénation aussi radicale et tisser des liens, même entre des gens qui ne partagent pas les mêmes coutumes et les mêmes croyances.

Nous savons que Dickens a réussi le miracle de montrer à Scrooge le pouvoir de l'amour, le courage de changer du tout au tout. Nous sommes confrontés à une tâche encore plus difficile que celle de Scrooge ou de Dickens, non seulement parce que notre tâche est réelle, mais parce que les forces d'aliénation et l'engourdissement spirituel sont plus puissants maintenant que dans le Londres de Tiny Tim. Dans un sens, nous pouvons en tirer avantage, car nous n'avons pas d'autre choix que de reconnaître et accepter les implications de notre situation difficile.

L'amour qui a sauvé Scrooge est maintenant une nécessité, et non pas juste une option, et il faut que ce soit l'amour dans le sens fort et universel de la communauté et de la transformation personnelle hardie. Un monde fragmenté, enclin aux holocaustes, a besoin de gens capables d'un tel amour pour l'unir. Cette unification n'est pas une abstraction. Elle a besoin d'être présente et réelle, juste maintenant.

Je suis reconnaissant à la publication *Good News* de l'Unitarian Universalist Christian Fellowship (Fraternité chrétienne unitarienne universaliste) d'avoir fait paraître l'histoire d'un petit garçon, tout seul dans son lit, dans le noir. Il avait peur, alors il a appelé son père. Saisissant cette

occasion d'enseigner quelque chose à son fils, le père lui dit : « Mon garçon, n'aie pas peur. Dieu est partout. Dieu est avec toi. » Et sur ce, il partit. Peu après, le petit garçon se remit à crier. Et son père revint lui donner le même conseil : « N'aies pas peur, Dieu est tout proche », et il partit. Mais pour la troisième fois, la peur reprit et le garçon appela encore. Cette fois, le père lui demanda, avec une pointe d'agacement dans la voix : « Qu'est-ce que je t'ai dit? » et le garçon répondit : « Oui, Papa, je sais, Dieu est partout, mais des fois, j'ai besoin de quelqu'un que je peux toucher, avec de la peau. »

Nous avons la possibilité de créer, dans nos cercles de vie, tant intime qu'éloigné, des liens précieux d'amour fort et universel. Mais ce n'est pas facile, nous le savons. Nous devons incarner l'amour à l'intérieur de notre peau.

Pour beaucoup d'entre nous, les limites inexorables de la vie ne sont jamais aussi évidentes ni saisissantes que dans la période de Noël. Nous savons, par exemple, que nous ne serons jamais grands, alors que le monde mesure la grandeur. Nous savons que nous ne serons jamais réellement saints. Nous savons que nous ne serons jamais inaltéré(e)s par les corrosions, les compromis et les hypocrisies de la vie. Nous n'échapperons pas au vieillissement, à la maladie, aux pertes douloureuses et aux deuils, aux crises, petites ou énormes, aux espoirs enfuis et aux rêves brisés.

LA chose que nous avons besoin de savoir et que nous devons nous encourager les uns, les unes les autres à savoir est ce que je trouve au cœur de l'histoire de Dickens. Ce n'est pas Dieu qui nous conduit à l'anxiété et à la dépression à propos de ce qui nous manque dans les limites de notre peau. C'est nous qui le faisons à nous-mêmes et aux autres. Le seul état, la seule possibilité dont nous avons besoin est celle que nous avons déjà. Et nous l'avons comme un cadeau. Le cadeau de la vie. Dieu n'est pas là-haut, là-bas, ni partout, demandant que nous nous prouvions nous-mêmes dignes de ce cadeau, seulement que nous nous exprimions comme les bénéficiaires conscients de ce cadeau. Quel monde différent ce serait si toutes et tous nous faisons cela – prouvant moins, exprimant davantage simplement notre appréciation, en courage et en fidélité, de ce cadeau qu'est la vie incarnée à l'intérieur de notre peau. Pensez comme il y aurait moins d'anxiété, de dépression et de lassitude! En attendant, nous sommes en guerre avec nous-mêmes, causant des dommages aux autres.

Dans le présent ouvrage, j'ai écrit avec ferveur sur les bénédictions de la communauté. Je vais en dire davantage avant de finir. Mais pour le moment, je veux méditer aussi fort que je le puis, sur les personnes qui constituent les communautés.

C'est en tant que personnes, à l'intérieur de notre propre peau, que nous faisons l'expérience du sens ultime d'être unique et de l'angoisse ultime d'être seul(e). Les marques de notre individualité

sont inexorablement imprimées dans notre comportement, que nous soyons réunis dans une communauté ou en promenade par nous-mêmes. La manière dont nous marchons, parlons, écrivons des lettres, tournons la tête est infailliblement unique. Personne n'est tout à fait pareil à quelqu'un d'autre. Nous sommes des individus que l'on ne peut dupliquer. Quand nous nous réunissons dans une communauté, chacun et chacune s'affirme et parle selon les termes d'une identité unique. Cela prend beaucoup de temps et d'énergie. Dans la mesure où nous nous permettons de devenir des caricatures de notre caractère unique, il est difficile pour les communautés d'accomplir grand-chose. Nous n'avons pas besoin de devenir des caricatures de nous-mêmes. La meilleure manière de l'éviter, c'est de penser sérieusement à notre caractère unique comme à une solitude.

Est-il véritablement vrai que chacun ou chacune d'entre nous est seul(e)? Notre solitude n'est-elle pas grandement dissoute dans l'intimité de l'amour et de la fraternité / sororité? Est-ce qu'un couple marié idéal ne surmonte pas la séparation? L'amour, a écrit Rainer Maria Rilke dans les *Lettres à un jeune poète*, c'est « deux solitudes se protégeant, se complétant, se limitant, et s'inclinant l'une devant l'autre ». Étant donné que nous sommes humains, nous restons seul(e)s, même dans les unions les plus affectueuses. Nous ne faisons pas incursion (en fait, nous n'avons aucunement le droit d'essayer de faire incursion) dans le centre le plus profond de l'être de l'autre, quelle que soit l'intensité de notre amour, car c'est notre grandeur en tant qu'être humain, d'avoir à l'intérieur de nous un centre inaccessible qui est le nôtre propre, à nous seul(e)s.

Il y eut pour moi une période inconfortable dans notre dénomination, où beaucoup de membres se sont trouvés engouffré(e)s dans le mouvement de rencontre et obsédé(e)s par le besoin que tout le monde « se laisse aller complètement ». Il y a de bonnes choses à gagner de la sagacité de ce mouvement. Mais il présente aussi un danger, difficile à éviter. C'est le danger de rejeter quelque chose qui m'est très précieux dans mon affiliation religieuse, soit la reconnaissance et le respect pour le centre *impénétrable* de l'être de chaque personne. Comme tout le monde, j'ai des inhibitions, que les autres peuvent m'aider à surmonter. Mais une solitude ultime de l'âme, dans laquelle je trouve mes convictions les plus profondes, est la réalité de mon être et non pas une inhibition. C'est une autre façon de dire que la création peut être une affaire terriblement bâclée, mais je l'aime. Je me trouve seul dans la création, enfermé dans ma propre peau de mortel et, merveille des merveilles, j'en suis conscient parce que je suis une personne. Sachant que je suis séparé, je peux regarder le monde et l'aimer, et coopérer avec d'autres, qui sont également séparé(e)s, pour le savourer et le

transformer. C'est là, comme Paul Tillich³⁴ l'a dit, où la foi entre en ligne de compte et fait profondément sentir sa présence. C'est seulement dans la mesure où j'ai le courage d'accepter ma solitude suprême et ma vulnérabilité que je peux participer pleinement. C'est seulement dans la mesure où je suis suffisamment brave pour savoir que, même dans ma propre maison chaleureuse, je ne suis que de passage, seulement dans la mesure où j'accepte le fait que tout ce que j'ai construit s'écroulera un jour, que je suis libre de donner ce qui durera sur cette terre, l'esprit dans lequel je vis ma vie et participe. C'est ce que je transmets à ma femme, à mes enfants et petits-enfants, à mes ami(e)s, à mes paroissiens et paroissiennes, à mes collègues et associé(e)s. Je vis de sorte que l'esprit humain puisse vivre de la seule manière dont il peut vivre – à l'intérieur de la peau humaine. Une foi plus faible que celle-ci ne me consolera pas dans mes défaites provisoires, ni ne me consolera dans mes moments de désespoir, ni ne me donnera le courage de passer au travers.

Dans la pièce *Jules César* de Shakespeare, Brutus déclare à Cassius :

Il y a dans les affaires humaines une marée montante;
qu'on la saisisse au passage, elle mène à la fortune;
qu'on la manque, tout le voyage de la vie
s'épuise dans les bas-fonds et dans les détresses.

Je ne crois pas qu'il y ait *un* moment particulier qui, qu'on le « saisisse au passage » nous conduise au courage de nous tenir debout et d'être nous-mêmes. Tout ce que nous sommes et tout ce que nous croyons, tout ce que nous faisons et pour quoi nous travaillons et que nous aimons est constamment en danger des « bas-fonds » et des « détresses ». Et pourtant, les marées continuent de monter. Nous récupérons. Nous compensons. Nous cultivons la force qui vient en partageant, en étant attentifs et attentives, en tendant la main aux autres, en donnant, là où nous le pouvons, le sens que nous découvrons au cœur de notre solitude. C'est la vérité de la fameuse définition de Whitehead³⁵, que la religion est ce que nous faisons avec notre « solitude ». Ma religion respecte ma solitude. La religion libérale n'éprouve pas la compulsion d'imposer à ma solitude des systèmes de salut et de révélation publique. Ma solitude est honorée. Mon expérience de la condition humaine et

³⁴ Écrivain et théologien américain d'origine allemande (1886 - 1965); auteur notamment du livre *Le courage d'être*.

³⁵ [Philosophe](#), [logicien](#) et [mathématicien britannique](#) (1861-1947).

la manière avec laquelle je choisis d'entrer en communication avec les autres sont respectées. Ma religion reconnaît que la décision religieuse réelle pour moi est ce que je décide de faire, de concert avec les autres, et que le rôle de l'église n'est pas d'influer sur ma volonté, mais plutôt de donner force et souplesse à ma volonté. La volonté est dans le soi. Du soi vient le caractère des actions qui font l'individualité.

Dans notre destin intermédiaire, il n'existe pas de grande variété, car nous sommes tous et toutes sujets et sujettes à l'anxiété, aux accidents et aux déceptions. Dans notre destin ultime, il n'y a aucune variété, puisque nous devons tous et toutes mourir. Mais la manière dont nous traitons nos anxiétés, accidents et déceptions est très importante. Ce en quoi nous croyons a beaucoup de poids pendant notre vie. Les buts que nous nous fixons pour les jours de nos années sont importants pour nous, même s'ils ne le sont pas pour l'univers. Je suis unitarien universaliste parce que je ne demande ni ne veux une preuve révélée du but de ma vie. J'ai foi en un but au milieu de l'inconnu, parce que je sais que les buts que j'ai choisis dans ma solitude sont eux-mêmes des sources de courage, d'équilibre et de compensation.

Vivre, c'est grandir, et grandir signifie changer suffisamment pour pouvoir jouer un rôle créatif dans le changement lui-même. Je connais une clinique de thérapie par le jeu pour les enfants, où la première réaction d'un des enfants amené là pour traitement a été de lever son bras pour se protéger ou pour attaquer, à chaque fois qu'un adulte approchait. Fuite ou combat. L'une des thérapeutes a travaillé et travaillé avec l'enfant jusqu'à ce moment exquis où un sourire d'acceptation a illuminé le visage du garçon et où il a laissé tomber son bras, symbole de sa peur.

Les livres d'histoire ne célébreront jamais cette thérapeute comme l'une des grandes libératrices de la terre. Son nom ne s'ajoutera pas à ceux de Sojourner Truth³⁶, d'Emma Goldman³⁷ et de Margaret Sanger³⁸, mais en fait, c'est une libératrice des qualités humaines les plus précieuses : courage et confiance. À ce titre, elle mérite d'être classée avec les plus grands et les plus grandes, parce qu'elle partage les intentions d'émancipation de ceux et celles qui sont les plus grands et les plus grandes. Et nous le pouvons nous tous et toutes.

Je ne peux prouver les buts grâce auxquels nous trouvons le courage de prendre position pour la vie. Je crois vraiment en ces buts, et pas simplement naïvement. Je crois en eux parce que je suis absolument sûr des possibilités de libération qui existent chez les hommes et les femmes. Le

³⁶ [Abolitionniste américaine \(1797 - 1883\)](#); née de parents [esclaves](#), a défendu également les droits des femmes.

³⁷ [Anarchiste d'origine lituanienne \(1869 - 1940\)](#); connue pour ses écrits et ses discours radicaux libertaires et [féministes](#).

³⁸ [Militante américaine \(1879 - 1966\)](#); lutte pour la [contraception](#) et la [liberté d'expression](#).

réconfort de ma religion repose non pas sur les « preuves » traditionnelles mais douteuses de la préoccupation et du soin personnel de Dieu, mais sur l'encouragement que je trouve dans ma solitude et dans l'appréciation de la solitude des autres, pour accepter la vie et lui faire confiance sans le besoin de telles preuves. Si le monde de la nature est impersonnel, qu'importe. Si l'univers n'a pas de favoris – comme disait Einstein, « Dieu ne joue pas aux dés » –, n'est-ce pas après tout une condition nécessaire de quelque fiabilité que nous pouvons trouver? Ma religion libérale m'offre le réconfort de la solitude spirituelle dans un monde où je peux me lever dans l'espoir de faire face à la plupart de mes problèmes, ou de les compenser, un monde où, en fait, je peux de manière intelligente prévoir beaucoup des contraintes que je dois résoudre ou supporter. En bref, ma religion est une religion qui fait plus attention à moi en tant que personne – mes ressources et forces potentielles – qu'elle ne fait attention aux explications théologiques ou à la réparation des dilemmes et des échecs qui m'assaillent. Mon courage d'être ne passe pas par un prêtre ou des révélations. Il est cultivé dans les recoins de ma solitude fondamentale et défié par les occasions de communion avec les autres. Je sais que mon destin ultime n'est pas entre mes mains, mais que ma version humaine du destin l'est. Je ne peux pas toujours contrôler l'élément de tragédie, mais au-delà de la tragédie, je peux choisir les buts qui guideront ma vie. Je ne peux guère abolir mes limites humaines, mais à l'intérieur de ces limites se trouvent les significations que je suis libre de créer.

J'estime qu'une des grandes chances de ma génération est qu'un magnifique poète, à la recherche d'une métaphore des dilemmes spirituels du vingtième siècle se soit tourné vers le Livre de Job. En écrivant J.B., Archibald MacLeish traversa toute une épreuve littéraire. Le Livre de Job est probablement le morceau le plus sublime de la littérature hébraïque qui nous ait été transmis. C'est tout un défi que de rendre justice dans un ouvrage moderne à sa sagesse, à son imagerie, à la richesse de son symbolisme et à la profondeur des sentiments. Le poète nous a donné un Job digne de notre époque, et il met sa fidélité à l'épreuve en termes de nos calamités et explications. Dans un cadre marqué du sceau de l'imagination, il réussit à éviter la bondieuserie et la sentimentalité religieuse, sans perdre la familiarité de l'énormité des terribles épreuves de J.B. J'aime la manière dont il fait jouer à Zuss et à Nickles les rôles de Dieu et de Satan simplement en leur faisant mettre des masques appropriés. C'est merveilleux de les entendre parler avec un détachement céleste à travers leur masque, puis une fois leur masque retiré, de les entendre faire des commentaires salaces et très humains sur les affaires surnaturelles. Les masques produisent ce qui est pour moi l'une des

perceptions les plus émouvantes de tout le drame. Après avoir mis son masque pour la première fois, Nickles l'arrache dans une sorte de sueur froide. « Ces yeux-là voient », dit-il.

Ils voient le *monde*. Ils le voient.
À force d'aller et venir dans la terre.
À force de monter et de descendre, ils le voient.
Je sais maintenant ce qu'est l'Enfer – *voir*.
Conscience de la conscience ...

Quelqu'un a-t-il jamais fait l'expérience d'un moment de perspicacité consciente, saisissante, sans savoir ce que Nickles voulait dire quand il a arraché son masque? Connaître la vie, c'est *voir* – c'est être saisi par la douleur terrible et la merveille de voir.

En tant que poète, MacLeish était pleinement de ce monde. Son J.B. aussi est bien de ce monde. Ce personnage est un homme d'affaires prospère et vigoureux, entouré d'une famille de carte postale, avec des enfants en bonne santé et une femme aimante, intelligente et attirante. Il a de l'estime pour ses compagnons et est sincèrement reconnaissant à Dieu de l'abondance dans sa vie et de sa chance. Et puis, Dieu commence à l'éclairer sur la vraie nature de la vie. Des revers le frappent de manière impitoyable et brutale. Un par un, ses enfants sont anéantis. Pour couronner le tout, son entreprise est liquidée, ce qui le laisse sans le sou et souffrant d'affreuses brûlures dues à la radiation. Et le coup de grâce, c'est sa femme qui le quitte, lui reprochant de ne pas savoir se défendre.

À ce point de l'histoire, MacLeish fait entrer en scène les devins typiques de notre génération – un marxiste, un psychanalyste et un prédicateur classique – qui expliquent les catastrophes frappant J.B. et qui le consolent avec leurs panacées caractéristiques. Le premier, le marxiste, dit à J.B. qu'il est puni par la nécessité historique :

Dieu est l'Histoire. Si vous l'offensez
Est-ce que l'Histoire ne va pas se passer de vous?
L'Histoire n'a pas de temps pour l'innocence.

Le deuxième consolateur, le psychanalyste, informe J.B. qu'il se punit lui-même inutilement dans les profondeurs d'une culpabilité inconsciente et indifférente.

Le troisième, un type massif, pastoral, insiste que J.B. est puni du péché impardonnable d'être né :

... La culpabilité est réalité!
La seule réalité qui soit!
Le genre humain est toujours coupable!

Dans sa détresse, J.B. les rejette tous les trois. « Quelle est ma faute? » crie-t-il. « Qu'ai-je fait? ». L'homme d'église lui répond, d'une voix tonitruante :

Quelle est votre faute? Le cœur de l'être humain est mauvais!
Qu'avez-vous fait? La volonté de l'être humain est mauvaise!
Votre faute, votre péché, ce sont votre cœur et votre volonté :
... Votre péché est
Simple. Vous êtes né humain!

J.B. se recroqueville davantage dans ses haillons et dans son angoisse. Il dit très doucement :

Votre consolation est la plus grossière de toutes,
Faisant du Créateur de l'univers
Le mauvais créateur du genre humain –
Faisant partie des crimes qu'Il punit ...

À ce point, MacLeish fait le même tournant abrupt que nous trouvons dans l'ancien Livre de Job. Dieu se laisse attendrir et récompense J.B. de sa loyauté inaltérable. Il lui restitue sa femme, ses enfants, sa fortune et sa santé. Dire que cette conclusion est une tricherie est un euphémisme.

Ce qui a vraiment d'importance dans J.B., comme dans l'histoire de Job, ce n'est pas qu'une fin heureuse soit appliquée maladroitement, mais qu'il y ait un épilogue d'interprétations et d'affirmations qui vont au cœur du dilemme humain. Il y a d'abord, les mots inoubliables placés dans la bouche de Dieu par les auteurs du Livre de Job et que MacLeish a retenus presque intégralement :

Où étais-tu quand j'ai fondé la terre?...
As-tu jamais hâté la venue du matin?...

Saurais-tu nouer le fil des Pléiades?

Que sont les êtres humains pour estimer qu'ils doivent avoir une explication de toute chose? Que sont les êtres humains pour croire que leur souffrance et leur plaisir ne peuvent se comprendre que comme punition ou récompense, comme la volonté de donner ou de retenir de leur Dieu? Est-ce que ce sont les humains qui donnent au cheval sa force et font voler l'aigle haut dans le ciel? Récompense et punition ne sont pas des thèmes de Dieu; ce sont des thèmes humains. L'univers ne récompense ni ne punit; il est, simplement. Dieu ne récompense ni ne punit. Dieu est.

À cela, J.B. et sa femme répondent, tout comme nous répondrons, si nous avons la sagesse. Dans chaque vie arrivent des événements trop terribles pour les comprendre, mais pas parce qu'ils ont été voulus par un univers maléfisant. L'univers n'est ni juste, ni injuste; l'univers ne bénit ni maudit. La réponse humaine n'est pas de chercher justice dans les cieux, mais bien de la chercher dans le cadre humain. « Tu voulais la justice, et il n'y en avait pas », dit la femme de J.B. Mais elle offre son amour.

L'univers donne la vie – le précieux cadeau de la vie – et la réponse humaine est l'amour : l'amour de Dieu, l'amour de l'univers qui rend la vie possible, et l'amour de tout ceux et celles qui partagent le cadeau. C'est cette sorte d'amour qui est le fondement de la justice. Il dépend totalement des êtres humains de la donner ou de la retenir.

Dans ce siècle de violence, J.B. et sa femme sont des abstractions de chacun, chacune d'entre nous. Ainsi, ils apparaissent plus grands que nature, de sorte que leur condition nous submerge non seulement de pitié et de terreur, mais aussi de révérence pour la race humaine. Nous sommes humains, humaines et nous sommes mortel(le)s. Nous n'avons pas créé l'univers et n'avons pas à désespérer de ne pouvoir expliquer tous ses mystères et paradoxes. Nous savons que la souffrance humaine se trouve partout, qu'elle peut nous atteindre et que quand cela arrive, nous devons la supporter et lui faire face. Nous savons aussi qu'elle atteint les autres et que quand cela arrive, notre tâche n'est pas de la justifier ou de juger, mais plutôt de soulager, de consoler et de soutenir. Nous sommes nés dans un monde qui présente bien des maux aux êtres humains. Nous sommes parfois directement impliqués dans certains de ces maux. Dans d'autres cas, nous ne le sommes pas. Il nous revient, pas tant de savoir d'où proviennent ces maux, mais plutôt de savoir comment on peut leur résister, les supporter ou les surmonter.

Nous parlons de justice, mais la leçon à retenir de Job et de J.B. est que la seule justice que nous trouverons est celle que façonne l'esprit humain. Nous parlons d'amour, mais la leçon à retenir de Job et de J.B. est que le seul amour que nous connaîtrons est celui que nous échangeons les uns, les unes avec les autres. Le Livre de Job a été écrit pour contrer l'odieuse doctrine selon laquelle Dieu donne récompense et punition volontairement et personnellement. J.B. a été écrit pour nous rappeler que si nous regardons le ciel pour trouver une explication des souffrances et des terreurs de notre génération, nous ne trouverons que vide et désespoir. L'univers crée mais ne légifère pas. La justice relève du génie humain et non d'un génie divin. Elle peut faire des erreurs et être corrigée. Le malheur est une expérience humaine et non pas une punition cosmique. Nous ne savons pas si toutes les choses finiront bien, mais nous savons par contre que rien ne remplace de faire appel à la flamme du cœur humain, à l'amour.

La réponse à ce que nous appelons les injustices de la vie est l'amour – notre amour de la vie, malgré la vie. L'univers donne la vie et les êtres humains donnent à la vie une âme, mais seulement s'ils aiment malgré leur servitude, malgré la souffrance, l'injustice et la mort. De Job à J.B., la leçon est celle-ci : On ne nous demande *pas* de justifier les voies de Dieu; on nous demande toujours de justifier nos propres voies.

Dans Job et dans J.B., je trouve des paraboles émouvantes de ce que ma religion signifie pour mon courage d'être. Je n'aime pas la vie parce que Dieu va prendre soin de moi. Ma raison me dit que l'univers n'est pas organisé pour prendre soin de mon bien-être personnel. L'univers m'a donné vie. En plaçant cette vie dans un corps séparé de tous les autres corps, l'univers m'a aussi donné un noyau inattaquable d'être intérieur qui est le mien et le mien seulement, à cultiver et approfondir. Aucun prêtre, aucune révélation ne peut s'interposer entre ma solitude et la vie dans son ensemble. J'aime la vie parce que, bien qu'elle me laisse tout seul ultimement, elle me met en communion avec la solitude de chacun et chacune. Dans ma solitude, je sens comme je suis lié intimement à tous ceux et celles dont je suis séparé. Ma religion, c'est de me trouver moi-même et de trouver les autres. Elle n'est pas seulement le courage d'être moi-même, dans mon individualité absolue et ma solitude, mais aussi ma source fondamentale du pouvoir de vivre avec les autres de manière utile.

L'immortalité pour les sceptiques

Qu'arrive-t-il à cette vie que j'estime tant, quand, en moi, elle meurt? Qu'arrive-t-il à ce noyau d'être intérieur qui est le mien et le mien seul, quand la mort atteint mon corps? La mort est-elle une fin, ou est-ce un commencement? L'une de nos brochures porte sur les points de vue des unitariens et unitariennes universalistes concernant la mort et l'immortalité. Elle présente six témoignages personnels, qui varient largement en esprit, ton et fond. Elle montre la vaste gamme de croyances autour desquelles nous encourageons des discussions franches et ouvertes dans notre communauté religieuse. De telles discussions, et mes réflexions à leur propos, m'ont amené aux idées que je veux partager avec vous ici. Ce sont mes propres points de vue, mais peut-être vous aideront-ils un peu dans vos propres réflexions.

Les personnes qui trouvent un espoir soutenu dans la doctrine chrétienne de l'immortalité personnelle buttent, à leur propre manière, sur un problème universel. Je ne pense pas que cette doctrine soit utile, mais je ne lance aucune accusation d'illusion de soi-même contre ceux et celles qui la trouvent utile. Nous vivons dans un univers présentant de formidables possibilités, et d'année en année, les développements réalisés dans les sciences physiques rendent ces possibilités encore plus fantastiques. J'ai passé tant de temps et été si proche de gens au seuil de la mort que je ne peux que ressentir de la compassion et de la sympathie pour les différents moyens de mobiliser la foi et la force morale.

Je me souviens avoir été assis au chevet d'un ami qui savait que d'ici quelques jours, le cancer éteindrait sa vie. Je lui demandais ce qu'il pensait de ce qui s'en venait. Il me répondit qu'il pouvait se sentir assez serein devant la mort. Il pensait, comme Socrate et Elisabeth Kübler-Ross³⁹, que la mort ne peut pas être quelque chose de rude ou de mauvais. Il ajouta : « Je ne serais pas vraiment honnête, toutefois, si je ne te disais pas que j'ai des inquiétudes pour ce qui est de *mourir*. » On retrouve la distinction entre la mort et le fait de mourir que j'ai mentionnée dans un chapitre précédent. Cette distinction est-elle vraiment valide? Nous ne savons pas ce qu'est la mort, mais c'est la destinée de toutes les créatures vivantes. La mort est soit l'état du rien ou un autre domaine d'être, et certainement, aucune de ces possibilités ne mérite un sentiment de terreur. Nous restons seul(e)s dans notre anticipation du fait de mourir. Aucune communication avec les autres ne peut supprimer cette solitude. Les gens qui nous aiment peuvent nous toucher et nous protéger, mais ils ne peuvent partager ni cacher le fait qu'il s'agit de notre mourir et du nôtre seulement qui s'en vient. Pouvons-

³⁹ [Psychiatre](#) et [psychologue américaine](#) (1926 - 2004); pionnière de l'approche des « [soins palliatifs](#) » pour les personnes en fin de vie et de l'accompagnement aux mourants.

nous supporter cela? Les nombreuses théologies d'immortalité et de vie après la mort qui existent à travers le monde attestent de notre doute de pouvoir le supporter sans la consolation d'une foi certaine.

Et pourtant, il y a ceux et celles d'entre nous qui trouvent bien peu de réconfort dans les promesses de résurrection et de vie éternelle. La plupart des libéraux et libérales en matière de religion sont parmi ce groupe. Pour ma part, je ne suis pas impressionné par le message traditionnel de Pâques. Il me semble être une manière plutôt inappropriée de célébrer le renouveau et la renaissance du printemps. Mon ministère s'adresse fondamentalement à ceux et celles dont les pensées et les expériences les ont amené(e)s à remettre en question la foi chrétienne en la résurrection et en une vie personnelle éternelle et céleste, après la mort, et à chercher quelque chose qui convienne mieux à leurs besoins émotionnels et rationnels. Ce point de vue n'a rien d'étrange ni de pervers. Il se développe chez une personne qui réfléchit. Il peut sembler d'abord être une réaction contre l'Évangile chrétien. Si Jésus était un être divin, sa résurrection d'entre les morts ne dit rien à propos d'une simple aptitude humaine à conquérir la mort. Les gens ne sont pas des divinités, ce sont des êtres humains. Célébrer la résurrection d'une divinité ne dit rien en ce qui concerne les perspectives des êtres humains. En toute logique, seules les personnes qui ne croient pas à la divinité de Jésus devraient pouvoir tirer une réelle consolation de l'histoire de sa résurrection. Cette histoire ne semble pas avoir de place appropriée dans une vue contemporaine rationnelle de la réalité. Que les premiers chrétiens aient cru en une résurrection n'est pas une bonne raison en elle-même, pour y croire de nos jours. Tout le monde croyait aux événements surnaturels et aux merveilles, il y a deux mille ans. Par exemple, on croyait que la maladie mentale était due à l'invasion du corps de la personne par de minuscules diables. Malgré les énormes recherches faites, nous ne comprenons toujours pas la maladie mentale, mais au moins, nous savons que des diables miniatures n'en sont pas la cause. On peut dire avec à peu près les mêmes paroles rassurantes que nous en savons davantage sur les résurrections. De plus, notre étude de l'histoire établit clairement que Jésus n'a pas apporté dans le monde l'espoir d'une vie personnelle après la mort, parce que non seulement cet espoir mais aussi cette croyance existaient parmi les populations bien avant son temps.

Elisabeth Kübler-Ross se compte maintenant parmi les personnes qui nous disent que, à part le rôle de Jésus, il existe de plus en plus de preuves cliniques de l'immortalité personnelle. Des chercheurs de grande réputation travaillent à plein temps sur les expériences dont se souviennent des patients qui sont revenus à la vie après avoir été déclarés « médicalement » morts. Ces récits ont des

caractéristiques d'authenticité et comportent des descriptions de paix, de sérénité et de beauté ressenties personnellement. Toutefois, après avoir examiné ces écrits, un esprit honnête peut conclure qu'il s'agit encore de spéculations et non de preuves.

Depuis longtemps, on trouve d'impressionnantes formes de croyances exprimées poétiquement au sujet de la survivance personnelle après la mort. Elles viennent de personnes comme Evelyn Underhill⁴⁰ et William Wordsworth⁴¹, qui fondent leur foi sur ce qu'elles appellent des prémonitions et des intuitions d'expérience intérieure. Emerson éprouvait des sentiments semblables et a écrit :

Ce qui est excellent,
Tant que Dieu vit, est permanent;
Les cœurs ne sont que poussière, l'amour du cœur demeure;
L'amour du cœur te retrouvera.

Pourtant, même avec l'attrait de belles pensées si joliment exprimées, certains et certaines d'entre nous ne sont pas persuadé(e)s que notre valeur humaine nécessite une continuation personnelle après la mort. En d'autres termes, les concepts traditionnels de l'immortalité ne deviennent pas davantage valides simplement parce qu'ils sont associés à une vue moralement satisfaisante de la vie humaine. Le sentiment, par lui-même, aussi élevé soit-il, ne veut pas dire la survivance personnelle. Le comportement humain de compassion n'est pas inspirant parce qu'il nous chuchoterait quelque plan concret d'immortalité; il est inspirant en lui-même et par ses propres mérites. Les enseignements de Jésus ne sont pas des guides pour une croissance éthique parce qu'ils sont liés aux croyances à propos de sa résurrection. Ce sont des guides parce que leur valeur est implicite dans la conduite humaine.

Pourquoi j'existe, personne sur terre ne peut me le dire, mais puisque j'existe, qu'on me laisse tenter de donner à mon existence éclat et luminosité en me donnant les buts les plus élevés que je peux raisonnablement espérer atteindre. C'est mon point de vue religieux. Existe-t-il une sorte d'immortalité qui convienne et ajoute à ce point de vue? Pour moi, elle existe et nombreux et nombreuses sont les unitariens et unitariennes universalistes qui me rejoignent à ce sujet. Il est intéressant de noter qu'il n'y a rien de nouveau dans ce point de vue. Il a été cultivé par certaines

⁴⁰ Écrivaine anglaise et pacifiste (1875 - 1941); auteure de nombreux ouvrages sur la religion et la pratique spirituelle.

⁴¹ Poète anglais (1770 - 1850).

religions chinoises bien avant le temps de Jésus. Il est connu et apprécié par les bouddhistes depuis près de deux mille cinq cents ans. C'est la croyance en l'immortalité du caractère, de la conduite et de la pensée, de l'influence. Cela n'enlève en rien pour moi la solitude du mourir. Je sais que je dois faire face à la mort seul et avec une crainte honnête. Mais j'ai quelque chose pour quoi vivre et mourir : il ne s'agit pas d'une survivance personnelle, qui me surprendrait (pourrait me surprendre) grandement, mais d'une immortalité présente et durable d'influence à laquelle je peux croire et à laquelle je crois.

Quelle que puisse être la valeur d'une telle observation, c'est véritablement une idée démocratique de l'immortalité. Elle affirme que chacun, chacune est immortel(le) puisque ce que nous faisons continue d'une manière ou d'une autre, quelque part, un jour ou l'autre. Le mal que nous faisons est aussi immortel que le bien. Il y a une immortalité de l'ignoble tout comme de ce qui est noble, du brutal comme du sublime, de l'égoïsme comme de la générosité, de la stupidité comme de la sagesse. L'immortalité est complète. Elle comprend la totalité de ce que nous sommes.

Quand nous raisonnons ensemble sur les vérités et les mystères de la vie, il y a une réalité toute-puissante : L'humanité dont nous sommes des expressions individuelles est un produit du sens et de l'absurdité de nos prédécesseurs. Nous sommes l'immortalité vivante de ceux et celles qui étaient là avant nous. De manière semblable, ceux et celles qui viendront après nous récolteront la sagesse et la folie que nous semons nous-mêmes. Laisser cette réalité infiltrer et imbiber notre conscience, c'est nous initier à une conception grandiose de l'immortalité qui fait que le désir de quelque forme de vie personnelle après la mort semble moins important. Aussi longtemps qu'il y aura une chaîne continue d'humanité, j'aurai vie. C'est mon immortalité certaine. Je suis un chaînon renouvelé qui renouvelle la chaîne de l'humanité. Ma mémoire et ma particularité sont personnelles, transitoires, limitées, alors que ma substance est sans limite et infinie. L'immortalité à laquelle je crois affirme surtout et avant tout mon unité avec l'humanité. Mon unité avec l'humanité donne un sens à mon désir de pratiquer le respect de la vie. C'est la fierté d'être et la fierté d'appartenir à tout ce qui est. Je ne me réjouis guère du fait que la mort m'attende. Et pourtant, je sais que je dois mourir et je tâcherai de le faire avec toute la force morale et la dignité que les circonstances et la réflexion me permettront.

La mort, d'autre part, ne présente pas de problème particulier pour moi. Ce ne peut pas être une condition mauvaise. Mon esprit et mon cœur chérissent le genre d'immortalité que j'ai décrit. Ma communauté religieuse affirme la liberté avec laquelle j'ai discuté de cette question, plutôt que de la

nier. En tant qu'unitarien universaliste, je concède qu'il puisse y avoir une existence personnelle après la mort. Beaucoup de mes coreligionnaires le croient. Mais personne ne peut vraiment dire ce qu'il en est. Toutefois, il existe une immortalité certaine, dont nous pouvons connaître la réalité d'avance. Elle nous relie à chaque être humain qui partage la terre avec nous. Elle nous lie en une chaîne ininterrompue avec tous ceux et celles qui ont vécu sur cette terre avant nous. Elle nous unit à tous ceux et celles qui ne sont pas encore nés. Avec cette idée exaltante de l'immortalité, j'ai longtemps encouragé et aidé la croisade d'Helen Caldicott⁴² contre la course aux armements nucléaires, et je suis tout à fait d'accord avec ses paroles :

Il est temps que les gens se lèvent et déploient leur pleine stature morale et spirituelle, pour prendre le monde sur leurs épaules comme Atlas ... et dire *je sauverai la terre* ... Aucune autre génération n'a hérité de cette énorme responsabilité et du privilège de sauver toutes les générations, passées et futures. Songez à la variété des délicats papillons; aux magnifiques oiseaux, aux poissons dans la mer; aux fleurs; aux fiers lions et tigres et aux prodigieux éléphants et hippopotames préhistoriques; songez à tout ce que nous sommes sur le point de détruire. (*Missile Envy – L'envie de missiles*)

Pour celles et ceux d'entre nous qui ne peuvent plus vivre sous l'envoûtement des croyances traditionnelles en la résurrection et en la vie personnelle après la mort, le message plus large de l'immortalité n'a pas besoin d'être perdu. Fondamentalement, il s'agit d'un message de vie renouvelée, rachetée, continue et de la merveille qui est que nos pensées et nos actes soient notre réelle immortalité.

Si Jésus est la réponse

Ils poussent partout sur le continent – des panneaux, des affiches, des collants sur les pare-chocs, portant le message « Le Christ est la réponse ». Si Jésus est la réponse, quelles sont les questions? Une réponse, à moins d'être précédée d'une question sensée, n'a rien d'une réponse. L'un des vieux sketches de Steve Allen⁴³, « L'homme aux questions » faisait la satire de la vacuité des émissions de jeux-questionnaires. Allen apparaissait sous les traits d'un professeur minable et tout

⁴² Médecin et militante [antinucléaire](#) australienne (née en [1938](#)).

⁴³ Acteur, compositeur et scénariste américain ([1921](#) - [2000](#)).

froissé. Il fournissait les questions aux réponses des gens. Derrière la satire se cache une vérité fondamentale. Il est souvent plus facile de fournir les réponses que de poser les bonnes questions. La religion unitarienne universaliste est une religion « qui pose des questions », et sans aucune vergogne. Elle n'a aucun scrupule à poser ce qui devrait être une question évidente : Comment savons-nous qui est ou était Jésus?

Il faut découvrir la réponse dans les écrits qui portent sur lui, c'est-à-dire dans les Évangiles. On ne sait rien de Jésus, sauf ce qu'on trouve dans ces écrits. Il n'y a aucune mention ni référence à lui dans toute la littérature de son temps et de sa région. Les lettres de Paul *portent* beaucoup *sur* Jésus, mais Paul reconnaît qu'il n'a jamais rencontré Jésus en personne. Paul a écrit une interprétation. Et si c'est vrai de Paul, ce l'est encore plus pour au moins l'un des évangélistes, Jean. Si Paul était très loin de la personnalité de Jésus, Jean, selon la plupart des érudits, l'était encore bien plus. Donc, ce qui reste pour répondre à notre question doit se trouver dans les Évangiles de Matthieu, Marc et Luc. Aucune source indépendante ne nous donne quelque indication que ce soit relativement à ces écrits, et nous savons peu de chose, sinon aucune, à propos de leurs auteurs. De manière générale, les savants s'accordent pour dire que les noms de Matthieu, Marc et Luc ont une faible crédibilité historique. La validité que ces Évangiles peuvent avoir doit être confirmée dans le texte même de ces livres. Quand nous examinons ces évangiles, nous trouvons que ces trois écrits sont en grande partie identiques, de sorte que le matériel portant sur Jésus est d'environ un tiers de ce qu'il semblait être. La plupart des érudits croient que Matthieu et Luc ont largement copié Marc, et que ce qui est différent dans leurs récits est venu de mémoires écrits qu'on n'a jamais retrouvés. Cela suggère que Matthieu et Luc n'ont jamais connu directement Jésus. Et qu'en est-il de Marc? A-t-il connu Jésus en chair et en os? Si ce fut le cas, la connaissance a dû être distante. L'Évangile de Marc ne fait pas une seule référence à l'apparence ni aux particularités de Jésus, ce qui semble peu probable si l'auteur avait rencontré une personnalité apparemment aussi éclatante. Nous devons donc conclure que l'auteur de cet évangile pourrait avoir connu des gens qui eux, *connaissaient* Jésus, et il se pourrait qu'il ait même été un contemporain plus jeune. Matthieu et Luc ont rédigé leurs évangiles une génération plus tard et Jean, près d'un siècle plus tard.

Après ce survol rapide du domaine savant de l'étude du Nouveau Testament, certaines questions se posent de toute évidence. Comment une personne peut-elle être la réponse quand on n'a aucune connaissance de première main à son sujet et seulement de rares renseignements de deuxième

ou de troisième main? La connaissance historique n'est peut-être pas le seul moyen de juger, mais quelles autres justifications existent quant à l'affirmation que Jésus est la réponse?

Des gens intelligents, sensibles et dévoués, pleinement conscients des implications de l'érudition biblique, continuent de dire que Jésus est la réponse, comme ils l'ont fait lors de la réunion du Conseil œcuménique des Églises, tenue à Vancouver, à l'été 1983. Nous, qui sommes déconcerté(e)s par cette déclaration, nous nous devons d'essayer de comprendre leur point de vue. Une approche fructueuse est de nous familiariser avec le fait que les théologiens chrétiens s'appuient largement sur un génie danois du dix-neuvième siècle, Søren Kierkegaard, qui a exploré les mystères de la foi à travers la technique existentialiste consistant à regarder profondément en soi-même. Dans cet exercice, Kierkegaard fut convaincu que son moi intérieur n'était qu'un chaos de mensonges, de péchés et d'aliénation de Dieu. Si les êtres humains sont créés à l'image de Dieu, comment cela se peut-il? Kierkegaard insistait que Dieu ne demeure pas à l'intérieur du cadre humain. La grâce salvatrice doit venir de l'extérieur. Plus nous explorons notre intérieur, plus nous nous éloignons de la vérité ultime.

En nous occupant de nos propres ressources, nous avons élargi le fossé entre nous et Dieu. Le péché a conquis notre précieux libre-arbitre. Plus nous nous débattons, afin de toucher la réalité de Dieu, plus nous nous enfonçons dans un bourbier de découragement. Même la connaissance de l'amour de Dieu nous submerge et nous rend davantage et désespérément conscients et conscientes du péché. La seule solution est que Dieu prenne l'initiative. Dieu peut le faire de deux manières. L'une est d'élever les humains au niveau de Dieu; l'autre est que Dieu accepte l'avilissement de devenir humain. Kierkegaard a argumenté que la première solution est impensable, sans vraiment expliquer pourquoi, mais il l'a catégoriquement écartée. La deuxième solution est la seule que l'on puisse défendre, à ses yeux. Dieu, dit Kierkegaard, est venu vers les humains en devenant humain sous la forme de Jésus-Christ.

Cet acte saisissant n'est pas sans inconvénients, selon le philosophe danois. L'esprit humain subit un affront et cet affront comporte deux aspects. Que Jésus revendique d'être le Christ / Dieu est choquant pour la raison humaine. Toute revendication de ce genre est insultante. En même temps, c'est attaquer la raison humaine que de penser que Dieu rêverait de devenir humain. L'esprit se révolte devant l'absurdité de Dieu devenant un charpentier dont le destin est de mourir sur la croix comme un vulgaire criminel dans le petit pays de Palestine.

Avec une saveur spéciale, Kierkegaard a concocté le paradoxe et déclaré que seul l'amour de Dieu fait que l'esprit puisse accepter une vérité aussi irrationnelle. Mais pour devenir chrétien, a conclu le philosophe, vous devez écraser la raison et faire un acte de foi. Ainsi, devenir chrétien est une expérience angoissante qui ne ressemble aucunement à ce que Kierkegaard appelait « les radotages perpétuels du dimanche au sujet de la douce consolation ... du christianisme ». Le christianisme de Kierkegaard consiste en un appel non raisonnable à fouler les chemins classiques de la piété publique. Il s'agit d'une répudiation sans compromis de la raison en faveur d'une foi fracassante et enlevante. C'est ce qui fait de Jésus la réponse, et non un examen savant de la Bible qui décrirait et confirmerait la mission. Il est bien correct qu'un chrétien soit intéressé intellectuellement par des études rationnelles de la religion, mais le salut est une tout autre affaire. Sans acte de foi, il n'y a guère de salut. Jésus est la réponse, non pas selon la raison, mais selon la foi.

Kierkegaard accentue magnifiquement le sujet et rend la prochaine question inévitable. Suis-je prêt à abandonner la raison pour aller planer dans ce qu'il appelle la foi? Évidemment, la réponse est un non catégorique. Je ne conteste pas la notion que Kierkegaard ait été un pilier authentique de la théologie chrétienne, mais il n'a pas réussi à me persuader d'abandonner mon esprit. J'ai un esprit. Il n'est peut-être pas tellement impressionnant, mais tel qu'il est, c'est le mien. Quelle que soit la manière dont je l'ai obtenu – que ce soit de Dieu, ou par les gènes et les chromosomes, ou encore par la culture et l'éducation, ou par une combinaison de tout ce qui précède et plus – je suis déterminé à l'utiliser au mieux dans ma vie religieuse. Si l'intelligence rationnelle fait partie de ce qui m'a été donné, elle m'a logiquement été donnée pour être exercée plutôt qu'exorcisée. Si Jésus est la réponse seulement à condition que je rejette mes capacités de raisonnement, il ne peut être la réponse pour moi.

Ça va, diront peut-être mes ami(e)s orthodoxes. Tu ne peux accepter par un acte de foi que Jésus soit la réponse. Mais qu'en est-il de ses enseignements moraux sans pareils? Est-ce que ta raison ne peut pas accepter cela comme une révélation authentique du pouvoir salvateur de Dieu?

Historiquement, les unitariens et unitariennes universalistes ont professé un grand respect des enseignements de Jésus. En fait, une interprétation idéalisée de Jésus comme enseignant et prophète a caractérisé et caractérise toujours notre développement. Certains et certaines d'entre nous considèrent être de vrais chrétiens et chrétiennes, non pas dans un sens kierkegaardien, mais bien par le respect dans lequel ils et elles tiennent les enseignements de Jésus et par le désir de les suivre. Dans les dernières décennies, nous avons dû faire face au défi de la théologie chrétienne de la libération,

parmi nous, chrétiens et chrétiennes ou non. Apparue d'abord en Amérique latine, puis plus largement dans le tiers-monde, ensuite parmi les Noir(e)s, les femmes, les jeunes et les homosexuel(le)s, la théologie de la libération a donné beaucoup de force à l'engagement chrétien envers les pauvres, les dépossédé(e)s, les méprisé(e)s et les maltraité(e)s. Pour la théologie de la libération, le christianisme, dans son élan fondamental, est une religion des défavorisé(e)s, et Jésus est le symbole suprême de cet élan. En Jésus, on trouve la personne ultime « pour les autres » – l'exemple salvateur de l'engagement total, en amour et en sacrifice, dans les luttes pour son prochain. Jésus est « la place où se trouver ». Et la place de ce Christ-là est au milieu de la lutte pour la justice, pour le contrôle de sa destinée politique et pour la paix. Elle se trouve dans le monde, au milieu du péché, de la souffrance et de la dégradation des êtres humains, avec les nécessiteux et nécessiteuses et avec les opprimé(e)s.

Si notre religion unitarienne universaliste veut dire quelque chose, elle veut dire le droit de choisir cette sorte d'identification avec Jésus. Beaucoup d'entre nous ont été ému(e)s par une telle identification. Toutefois, il reste des difficultés, non pas avec les engagements prophétiques de la théologie chrétienne de la libération, mais avec le rôle donné aux enseignements de Jésus. Si ces enseignements sont la réponse, de quels enseignements et de quel Jésus s'agit-il? « Remettez donc son dû à César et rendez à Dieu ce qui lui appartient. » (Matthieu 22). Selon les Évangiles, Jésus l'a enseigné, mais où se trouve l'encouragement à tenir tête aux Césars de ce monde?

Une lecture attentive des Évangiles peut s'avérer une expérience déconcertante. Quand Jésus a demandé de présenter l'autre joue, il n'a pas semblé permettre d'exceptions. Il y a bien des situations où présenter l'autre joue est non seulement moral, mais aussi un comportement tout à fait pratique. Dans d'autres occasions, ce pourrait être une manière de risquer non seulement sa propre sécurité, mais aussi celle des autres. Si je détectais un homme s'appêtant à faire détoner un dispositif explosif dans une station de métro encombrée de Boston, je serais porté à essayer de l'arrêter par force. Présenter l'autre joue a quelque chose de moins qu'une application universelle dans les luttes visant à renverser les douloureuses injustices.

On pourrait argumenter que Jésus croyait dans la conquête ultime du bien sur le mal et qu'il a fondé son enseignement sur cette croyance. Il se trouve que je crois qu'il n'y a rien d'inévitable là-dedans. En fait, la plupart du bien qui compte est mis en œuvre avec opiniâtreté et avec force. Ce que je veux simplement dire, c'est que je suis contre l'idée de présenter l'autre joue quand c'est stupide et non raisonnable de le faire. Par contre, je reconnais combien présenter l'autre joue peut être plausible

et efficace dans un grand pourcentage des tensions qui gênent les relations humaines ordinaires. Par conséquent, j'essaie de le pratiquer, en me guidant sur la raison et la situation, et j'honore Jésus de l'avoir défendu. Et puis je me souviens que dans une autre partie des Évangiles, Jésus a utilisé un langage extrêmement violent contre les Pharisiens et les Saducéens. Pas question de présenter l'autre joue. Lequel était le vrai Jésus? Était-il les deux ou aucun des deux? « Croyez-vous que je sois venu apporter la paix en ce monde? Non. Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le poignard. Je suis venu diviser le fils et le père, la fille et la mère, la bru et la belle-mère. Et l'homme verra les siens se retourner contre lui. » (Matthieu 10:34-36) Est-ce que cela peut être le même Jésus qui, dans le même évangile est supposé avoir dit : « Aimez vos ennemis ... »?

La déduction logique est que les vrais disciples de Jésus vont semer la discorde même dans leur propre famille, mais vont par ailleurs s'efforcer d'aimer les ennemis qu'ils se sont faits. En vérité, il n'y a aucune logique dans la juxtaposition de ces deux enseignements, sinon celle des contradictions humaines de quiconque. Mais si ce sont les deux côtés de la personnalité de Jésus, laquelle vais-je accepter comme étant la réponse?

En fait, ce à quoi pensent les libéraux et libérales en matière de religion quand ils et elles parlent de leur respect pour l'autorité morale de Jésus, ce sont ses paraboles les plus justes et pénétrantes des chapitres 5, 6 et 7 de l'Évangile de Matthieu, que l'on connaît erronément sous le nom de Sermon sur la montagne. Je peux appuyer chaleureusement la notion que ce sont des enseignements éthiques émouvants et inspirants. Je ne peux toutefois pas fermer les yeux sur d'autres enseignements attribués à Jésus et qui me frappent comme étant tout, sauf pleins de noblesse. Si l'on prend les narrations de l'Évangile telles qu'elles sont, Jésus croyait à l'enfer. Comme vous le savez, je ne pense pas moi-même que quiconque de profondément humain puisse croire en un châtement sans fin. Mais Jésus, tel qu'il est décrit dans les Évangiles, y croyait, et on trouve qu'il déchaînait sa furie sur ceux et celles qui ne tenaient pas compte de ses paroles – mode d'expression qui, diront certaines personnes, n'est pas inhabituel parmi les prêcheurs, mais qui soulève des questions. Les Évangiles mettent dans la bouche de Jésus des paroles telles que : « Serpents! Race de vipères! Le feu du dépotoir : voilà le verdict! Comment pourriez-vous y échapper? » À mon avis, ce n'est pas le ton le plus admirable qu'il aurait pu prendre.

Ce que j'essaie de faire ressortir ici, et c'est un point qui me semble très important, c'est que le Jésus décrit dans les Évangiles est un personnage insaisissable, comme Albert Schweitzer l'a amplement démontré. Ce que nous semblons vouloir dire véritablement en disant que « l'esprit de

Jésus » est la réponse à nos problèmes, c'est que nous voudrions essayer, au mieux de nos capacités, de vivre selon les préceptes moraux que nous choisissons d'identifier avec Jésus. Les théologiens chrétiens de la libération l'ont fait à leur manière, et ils ont ma sympathie. Les Jerry Falwell⁴⁴ de ce monde le font à leur manière, mais ils n'ont pas ma sympathie. Beaucoup de mes coreligionnaires souscrivent aux buts moraux que Jésus représente pour eux, soit la compassion, la générosité, l'abnégation, l'amour, la fidélité et la bienveillance. Personne ne doit se sentir fâché si je dis que ces buts admirables que représente cette idéalisation choisie de Jésus se retrouvent dans toutes les grandes religions du monde.

Jésus est, et restera, une idéalisation constante de ce que les libéraux et libérales en matière de religion ont à cœur dans leur vie religieuse. En même temps, ces personnes devraient s'efforcer d'éviter une pensée floue au sujet de Jésus, comme au sujet d'autres symboles religieux. La discussion n'est pas close à propos des questions et des réponses relatives à Jésus. Les manuscrits de la mer Morte ont entraîné une certaine excitation et l'on pourrait bien découvrir à l'avenir d'autres textes provocateurs.

À mes yeux, la chose importante au sujet de Jésus n'est pas qu'il était *simplement* humain, mais bien que la race humaine soit capable de le produire. Et pas lui tout seul, mais d'autres comme lui. Et pas seulement dans les anciens temps, mais également à notre époque.

Prions

La prière est à la fois un problème et un défi pour les libéraux et libérales en matière de religion. Cela a dû être un problème pour mes parents, mais pas vraiment un défi. La seule prière qu'ils m'ont apprise quand j'étais tout petit était la prière familière « Maintenant, je me couche pour dormir ... » Je suis persuadé que cela ne m'a pas fait de mal, mais j'ai pris bien des années à surmonter mes sentiments négatifs envers la prière et à lui trouver une place positive dans ma vie religieuse. J'éprouve encore des ondes de révolte en entendant le contenu de certains types de prière publique, mais je peux écouter avec joie et inspiration Robert Louis Stevenson⁴⁵ :

⁴⁴ Pasteur américain et télévangéliste controversé (1933 - 2007).

⁴⁵ Écrivain écossais et grand voyageur (1850 - 1894); célèbre pour son roman *L'Île au trésor* et sa nouvelle *L'Étrange Cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde*.

Le jour revient et nous apporte son lot habituel d'inquiétudes et de devoirs irritants. Aidez-nous à remplir ces devoirs avec des visages souriants et dans le rire; que la bonne humeur accompagne le travail. Que nous puissions toute la journée faire joyeusement ce que nous avons à faire, que nous nous couchions fatigués et contents, sans déshonneur, et que nous recevions le cadeau du sommeil.

Voilà, à mon avis, une prière de valeur que quiconque pourrait répéter sans se sentir lâche. Tout comme John Tyndall⁴⁶, je pense « solennellement au sentiment qui pousse à la prière. C'est un pouvoir que j'aimerais voir guidé, non pas éteint – consacré à des sujets pratiques au lieu d'être perdu dans l'air. » La prière devrait troubler toute personne libérale en matière de religion qui est consciencieuse. Dans nombre de ses formes habituelles, la prière est primitive, naïve et souvent égoïste. Qui peut attribuer de la noblesse aux essais faits pour cajoler et enjôler Dieu pour qu'il nous donne ce que nous désirons personnellement, ou pour qu'il déroge à l'ordre naturel ou historique à notre bénéfice personnel. Le Huckleberry Finn de Mark Twain était un pratiquant classique de ce genre de prière qui entraîne une réaction négative. Sa tante Polly lui avait donné une canne à pêche. Elle lui avait dit aussi que s'il priait suffisamment fort, Dieu l'entendrait et l'exaucerait. Huckleberry a pris ces paroles littéralement. Plusieurs nuits d'affilée, il s'enferma dans sa chambre et pria pour obtenir quelques hameçons. Il n'en reçut aucun. Il y avait évidemment quelque chose d'erroné dans toute cette idée de prière et, par conséquent, Huckleberry l'abandonna.

C'est un problème courant qui illustre l'importance des suppositions que nous faisons à propos de la prière. Si l'on considère la prière comme une méthode pour obtenir ce que l'on veut, comme une sorte de levier cosmique permettant de forcer le Tout-puissant à nous donner ce que nous désirons personnellement, comme Huckleberry, nous sommes condamnés à la futilité et à la frustration. Comme lui, nous renoncerons à la prière vue alors comme quelque chose de trompeur, et nous aurions en somme bien raison en ce qui concerne cette sorte particulière de prière.

Mais mettons que nous partions de suppositions complètement différentes. Mettons que nous voyions la prière, non pas comme un moyen de réquisitionner l'attention de Dieu pour nos désirs personnels, mais plutôt comme un moyen d'explorer les vérités les plus profondes à notre sujet. Supposons que nous pensions à elle comme à un moyen de donner un nouvel éclairage à nos relations avec les autres ou avec Dieu. Supposons que nous l'estimions comme un effort religieux essentiel pour atteindre la vérité et faire appel aux ressources qui sont en nous et au-delà de nous.

⁴⁶ [Scientifique irlandais \(1820 - 1893\)](#); a prôné une [séparation de la foi et de la science](#).

Alors, que se passe-t-il? Est-ce que de grandes possibilités ne s'ouvrent pas devant nous? Je parlais récemment avec une paroissienne qui avait subi toute une série de coups dévastateurs. « La tentation est immense, me dit-elle, de croire que Dieu m'a simplement abandonnée. Puis je rappelle à ma mémoire que Dieu n'entre pas ni sort de nos vies, et que le vrai défi pour moi est de ne pas abandonner Dieu. » Que de sagesse dans ses paroles! Je ne les oublierai jamais.

Il y a bien des moyens d'obtenir ce que nous pensons vouloir dans ce monde : l'argent, le prestige, le pouvoir et les privilèges, notamment. Il y a diverses sortes de « sollicitations » que nous pouvons exercer. Chez les adultes comme chez les enfants, un accès de colère produira parfois des résultats favorables. L'influence politique peut souvent accomplir des merveilles. La prière n'est pas pareille. C'est plutôt un effort pour aller au fond de nous-mêmes et pour tendre la main aux autres, et pour *devenir* ce que nous voudrions être, et avons besoin d'être, et devrions être. Une bonne prière n'est pas une pétition en vue d'échapper aux réalités. C'est un effort pour leur faire face, pour les comprendre, pour les traiter. C'est une expression du désir de grandir spirituellement, de grandir en courage, en force et en foi. Le but de la prière est de transformer ceux et celles qui prient, de les élever au-dessus de la peur et de l'égoïsme pour atteindre la sérénité, la patience, la détermination, l'appartenance. Si nous commençons à considérer la prière de cette manière, elle prend une signification complètement nouvelle.

Il existe de nombreux témoignages de cette sorte de prière. Dans un beau livre ancien, *Theologica Germanica*, nous lisons que notre but dans la prière est « d'être à la bonté éternelle ce que nos propres mains sont pour nous ». Chacun, chacune possède des énergies cachées qui méritent d'être libérées. En nous reposent les splendeurs emprisonnées de l'espoir, de l'aspiration et de la transformation spirituelle. En fait, ce chemin particulier de prière a été usé, à travers les âges, par le passage de toutes sortes d'hommes et de femmes qui ont cherché et trouvé une manière ouverte d'entretenir la vérité religieuse. Jésus l'a emprunté, de même que Bouddha, Lao-Tseu, Phillis Wheatley⁴⁷ et Gandhi. C'est un cheminement que quiconque peut entreprendre. Chacune des religions et chacun des peuples du monde a contribué à notre connaissance du terrain. Cette excursion vers l'intérieur qui mène à la croissance et à la transformation de l'esprit humain est l'une des vraies marques de l'universalité de la religion. Malgré toutes les différences externes des religions selon lesquelles vivent les humains, le pèlerinage intérieur est partout pas mal le même.

⁴⁷ Première poétesse noire américaine de renom ([1753](#) - [1784](#)).

Aldous Huxley⁴⁸ l'a appelé la philosophie éternelle. Bouddha l'a nommé les huit nobles pas. D'autres l'ont simplement appelé le chemin, ou la voie. Dans ce cheminement, personne ne doit être séparé des autres par des différences de doctrine. Tous et toutes sont des ami(e)s et compagnes et compagnons.

Nous prenons conscience de notre besoin d'approfondissement de la vie intérieure de diverses manières. Cela peut venir d'un sens lancinant d'insatisfaction avec nous-mêmes, tel(le)s que nous sommes. Ou bien, nous devenons ennuyé(e)s et fatigué(e)s de trop d'activités superficielles, qui nous laissent peu ou pas du tout de temps pour penser, réfléchir ou méditer. Il se peut que nous sentions qu'il doit y avoir un sens plus grand à la vie que celui que nous avons jusque-là découvert. Notre vie peut être marquée par un choc sévère, ou une série de chocs, qui nous ébranle complètement, de sorte que nous pausons et prenons l'inventaire. Nous nous posons des questions sur ce que nous faisons et pourquoi nous le faisons. Nous nous efforçons alors de trouver ce que notre vie devrait signifier, ce qu'elle signifie et ce qu'elle pourrait signifier.

Dans cet examen de nous-mêmes, nous procédons au tri et au jugement de nos désirs. Nous pouvons alors apprendre lentement ce qui est la première et la plus profonde des leçons de la croissance religieuse : que les besoins d'amour, de justice, de paix et de vérité peuvent bien aller à contre-courant de certains de nos désirs personnels et inclinations. L'accomplissement le plus profond de nos vies ne se trouve *pas* dans l'obtention de ce que nous pensons désirer, mais bien dans l'action de donner ce qui est nécessaire. Nous devenons alors plus humbles et en fin de compte plus sages. Tant que nous n'avons pas fait l'expérience de ce processus, notre religion n'a pas réellement commencé à mûrir. La manière dont cela se fait n'a pas d'importance – que ce soit à l'église ou en dehors, verbalement ou en silence, en invoquant le nom de Dieu ou pas. Ce qui importe, c'est que cela *arrive* et que, quand cela arrive, nous sachions que nous sommes dans les premières étapes d'une véritable expérience de prière.

Les psychologues nous disent, avec justesse, que ces percées initiales et hésitantes sont pleines de dangers. La recherche de soi-même, sans étapes positives, peut conduire à l'humiliation de soi, au découragement et au désespoir. Il nous faut aller au-delà de nos échecs et de nos faiblesses par trop évidentes. Nous devons trouver et reconnaître les forces que nous avons, ainsi que nos espoirs. C'est l'aspect recherche de la prière; seulement, ce doit être une recherche disciplinée et purifiée de

⁴⁸ [Écrivain britannique \(1894 - 1963\)](#).

tout narcissisme. Comme Phillips Brooks⁴⁹ l'a exprimé dans un sermon, « Ne priez pas pour avoir une vie facile. Priez pour être plus forts et fortes ... Ne priez pas pour avoir des tâches correspondant à vos forces. Priez pour avoir des forces correspondant à vos tâches. » Une fois que nous avons commencé ce cheminement intérieur, nous avons l'obligation de chercher la force et le courage correspondant à de grandes tâches. C'est la partie positive de la prière, son extension. Il est nécessaire d'être honnête en son âme. Dans ce genre de prière, il y a beaucoup de place pour se centrer, mais aucune pour la sentimentalité.

Enfin, il y a l'aspect patience. Nos vies axées sur une activité constante et la diversion n'apprécient pas facilement la valeur et la nécessité d'attendre simplement en silence, dans l'expectative, dans l'appréciation des choses à venir. L'une des dimensions les plus pittoresques et prometteuses de l'esprit humain est sa capacité d'éprouver de brusques éclairs de sagesse et de clarté. Tout d'un coup, le sentiment d'une direction émerge du chaos. Une décision devient soudainement évidente. Norbert Wiener⁵⁰ avait l'habitude de dire à ses étudiants et étudiantes que la solution à des problèmes mathématiques apparemment insolubles lui venait fréquemment au plein milieu de la nuit, alors que son esprit était supposément au repos.

Parfois, il semble que nous n'ayons rien à offrir, que notre perplexité, notre indécision, notre confusion. Et alors, du silence, de l'expectative, de l'appréciation des choses à venir surgit un rayon de lumière. La prière a-t-elle reçu sa réponse? Oui, mais pas d'une manière surnaturelle ou miraculeuse. Il est simplement vrai que certaines de nos décisions morales et découvertes spirituelles les plus importantes nous viennent par surprise, comme des merveilles, quand nous sommes réceptifs ou réceptives et prêts ou prêtes à les utiliser.

Ce sont là les aspects de la prière qui sont attirants pour une personne comme moi, qui n'hésite pas à indiquer mon dédain des prières demandant un billet de loterie gagnant, la victoire, la sécurité, des hameçons ou la déconfiture des ennemis.

La prière fondée sur l'examen de soi, sur la mise en ordre honnête de notre esprit et sur la capacité d'attendre dans l'expectative et l'appréciation des ressources spirituelles inutilisées et cachées est, pour moi, la prière à son meilleur. Comme Lon Ray Call l'a dit « La prière ne change pas les choses, mais elle change les gens et les gens changent les choses. Prions. »

⁴⁹ Pasteur américain (1835 – 1893); auteur du chant de Noël *O Little Town of Bethlehem*.

⁵⁰ Mathématicien américain, fondateur de la *cybernétique* (1894 - 1964).